30775

Lisez à la page 11 notre concours **LE CRIME DE LA RUE MACHIN.** *Vous pouvez gagner* **500 000 FRANCS**

N° 43 — 1re Année

Rédaction, Administration, Annonces
Rue Saint-Joseph, PARIS
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Abonnements et Concours
10, rue Saint-Joseph, PARIS
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste)

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE | FAITS DRAMATIQUES EVENEMENTS PASSIONNELS OU TRAGIQUES | *ROMANS DE DÉTECTIVES ET DE POLICE* | LES DRAMES DE L'AMOUR LES DRAMES DE LA VIE LES DRAMES DE LA MORT | PARAIT CHAQUE SAMEDI

LA BANDE DES CHAUFFEURS

Roman historique et dramatique
par Louis BOUSSENARD

Le terrible Finfin, ayant découvert un traître dans la Bande des Chauffeurs dont il est le chef, fait attacher l'homme entre deux planches; ainsi ligoté, le traître est placé sur un tonneau; armé d'une scie, Finfin coupe le misérable en deux; la sciure de chair se mêle à la sciure de bois. Et cette agonie atroce est une terrible leçon pour les gueux qui seraient tentés de trahir.

La Grande-Marie, une des plus sinistres mégères de la Bande des Chauffeurs, avait juré de ne pas se donner au Rouge-d'Auneau, un des lieutenants de Finfin, avant d'avoir égorgé un homme. Le Rouge-d'Auneau lui livre le père Vincent, et l'immonde femme coupe d'un seul coup la gorge de ce pauvre vieillard. « Tu seras mon homme », dit la Grande-Marie au Rouge.

La Bande des Chauffeurs a une école dirigée par un féroce brigand, Jacques-de-Pithiviers. Malgré ses qualités d'éducateur et sa férocité, ce dernier n'a pu déterminer le Petit-Gars d'Etrechy et sa bonne amie la Petite-Nanette à faire le mal, à espionner ou à voler. Le maître d'école fait assassiner par ses élèves les deux enfants restés purs et honnêtes.

Finfin, chauffeur et parricide

La bande de Finfin, après être entrée par la force chez le riche fermier Fousset, allume un énorme feu. Les pieds du père Fousset sont placés sur la barre du foyer. Malgré ses souffrances, le courageux fermier refuse d'indiquer où il cache son argent. Un bandit Pierre Beaumont, dit Longjumeau, lui traverse le pied de part en part avec son couteau.

Alors surgit un vieillard d'une taille gigantesque; il est aussi grand que Finfin, le chef des gueux. S'armant d'une chaise, qu'il brandit comme une massue, le nouveau venu vole au secours du père Fousset et crie à Finfin d'une voix terrible : « Brigand, je verrai ton visage ». Mais Finfin est sur ses gardes : au moment où d'un coup de chaise, le vieillard lui enlève son masque noir, le chef des brigands riposte par un coup de sabre mortel. « Malheureux, tu as tué ton père », dit le vieillard en expirant.

L'agent de police secrète, Mathias Lecerf, s'introduit dans le repaire des brigands pour surprendre leurs secrets. Reconnu par le fameux Finfin, Mathias est supplicié. Malgré sa résistance désespérée, on lui fait subir d'atroces mutilations : on lui arrache les yeux, on lui coupe les oreilles, on lui coupe la langue. Il meurt de douleur et d'épuisement.

*Voir à la page 6 l'*ÉMOUVANTE SCÈNE D'AMOUR *et les premiers exploits de la* BANDE DES CHAUFFEURS

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi : 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10c. le numéro. EN VENTE PARTOUT

LIRE A LA PAGE 6 DU PRÉSENT NUMÉRO :

LA BANDE DES CHAUFFEURS

ROMAN HISTORIQUE ET DRAMATIQUE

par LOUIS BOUSSENARD

La BANDE DES CHAUFFEURS, de Louis Boussenard, *est une œuvre unique : jamais jusqu'à ce jour les écrivains n'avaient pu amasser les éléments d'information et d'investigation nécessaires pour édifier un roman historique et dramatique d'une telle envergure. La réalité est dépassée ; l'imagination est confondue. Originaire de la Beauce et vivant dans le pays, Louis Boussenard a réuni ses documents personnels dans de longues promenades, dans des causeries avec les descendants des Chauffeurs ou de leurs victimes ; même il a vu les derniers survivants de ces drames effroyables. C'est la vie même des brigands, avec ses orgies, ses brutalités et aussi ses coutumes originales, que nous raconte Louis Boussenard. Que de sinistres héros, pareils à des bêtes féroces ! Par bonheur on découvre vite parmi les bandits des personnages qui forcent notre sympathie. On ne verra pas sans émotion, au cours de ce récit, deux adorables enfants, un petit garçon et une petite fille, restés purs et honnêtes au milieu de cette effroyable corruption. Avec une énergie, une noblesse admirables, ces deux enfants, qu'on aimera tout de suite, refusent de faire le mal. D'autres figures — figures de femmes en particulier, — bien que marquées des stigmates du vice, plairont par leur douceur, leur tendresse, leur dévouement : l'amour réhabilite les êtres les plus indignes et les plus dégradés. Mais il ne sera ni permis, ni possible de rester indifférent devant la délicieuse et émouvante idylle qui se déroule parallèlement aux exploits des Chauffeurs. Que de pages pathétiques ! Que de scènes attendrissantes ! Le maître Louis Boussenard s'est véritablement surpassé dans ce sublime roman d'amour.*

Aimables lectrices — Charmants lecteurs

Voulez-vous gagner 500 000 fr.?

Voyez à la page 11 du présent numéro

LE CONCOURS DE LA RUE MACHIN

A la Justice de Paix

UN MALHEUREUX DÉBUT

Monsieur Luc Olivier Goujonnat, ancien maire, ancien conseiller d'arrondissement, ancien épicier, que les jeux de la politique et du hasard, ainsi que la volonté expresse de Madame son épouse, personne mûre mais ambitieuse, ont fait suppléant du Juge de paix du canton de la Garenne-Saint-Lupin, siège aujourd'hui pour la première fois.

Il est bien embarrassé, le pauvre homme.

S'il s'agissait de relever une facture, de balancer un compte, de rédiger une lettre d'avis, ou de répondre, avant fin courant, à l'honorée d'un correspondant, il serait aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau, un ivrogne dans le vin, un cornichon dans le vinaigre, un chinois dans l'eau-de-vie, un tripatouilleur dans l'administration. En effet, malgré son peu d'instruction et son ignorance crasse des choses judiciaires, Monsieur Goujonnat a été un commerçant remarquable, réputé pour son intelligence des affaires et sa loyauté.

Mais avec ce diable de *Code annoté des juges de paix*, auquel il ne comprend rien de rien, notre magistrat d'occasion n'est pas à la noce. Et, dans son for intérieur, il maudit amèrement la vanité de sa femme qui, sur ses vieux jours, a voulu s'entendre appeler : Madame la Juge de paix.

Dans l'espoir d'une joyeuse matinée, le tout la Garenne-Saint-Lupin des premières s'est donné rendez-vous à l'audience.

Les ennemis, les jaloux, les anciens concurrents commerciaux ou électoraux, sont là au grand complet, sarcastiques, goguenards, souriant, toussant, murmurant. Quelques rares amis s'effacent modestement derrière eux.

Devant cette assistance en majorité hostile, Monsieur Luc Olivier Goujonnat sent toute l'assurance dont il avait fait provision le matin l'abandonner. De l'œil il semble implorer la protection du greffier, de l'huissier, du commissaire de police représentant le ministère public, et même du brave gendarme de service.

Enfin, prenant son courage à deux mains, raffermissant sa voix, M. le juge de paix s'écrie, rouge comme une pivoine :

— La boutique est ouverte. (*Rires dans l'auditoire.*)

LE GREFFIER, *à voix basse.* — L'audience, sapristi !

M. LE JUGE DE PAIX, *troublé.* — L'audience est ouverte... Huissier, appelez les clients.

LE GREFFIER. — Les affaires, nom d'un petit bonhomme ! les affaires...

M. LE JUGE DE PAIX, *de plus en plus troublé.* — Huissier, apportez les affaires des clients.

L'HUISSIER, *d'une voix de stentor.* — Veuve Jacasse contre femme Lapie.

M. LE JUGE DE PAIX, *aimable.* — Veuillez, Mesdames, vous approcher du comptoir.

LE GREFFIER, *d'un ton de reproche.* — Oh ! monsieur le Juge de paix !

M. LE JUGE DE PAIX. — Approchez-vous du... de la... du... Enfin, venez ici, devant moi. (*Les deux femmes s'approchent.*) Là, très bien... que faut-il servir à ces dames ?

VEUVE JACASSSE, *candide.* — Vous êtes ben aimable, mon brave mossieu. Eun' petite anisette, ou ben eun' petite chopine ed vin blanc, à vot' préférence.

LE GREFFIER, *intervenant.* — Il ne s'agit pas de boire. Monsieur le juge de paix vous demande quel est le sujet de votre différend.

M. LE JUGE DE PAIX. — Oui, quels sont vos griefs ?

FEMME LAPIE, *hargneuse.* — Des griefs ?... Où qu'a les mettrait ? A loge dans eun' baraque que mon chien en voudrait pas pour ses puces.

VEUVE JACASSE. — Ben sûr, et j'dis pas non, que j'pourrais pas faire dessus un emprunt d'apothicaire, comme vous l'mois dernier, pour retarder ma faillite... On verra plus tard dans quoi qu'vous logerez, ma grosse.

LE GREFFIER. — Monsieur le juge de paix a besoin de savoir ce qui s'est passé, et non de vous entendre vous disputer... D'abord, laquelle est la demanderesse ?

VEUVE JACASSE. — J'sais pas. Tout c'que j'sais, j'vous demande un peu s'il est permis de voler l'pauvre monde comme dans n'un bois... D'ailleurs, examinez ça, monsieur Goujonnat, vous qu'avez été dans la partie. (*Elle sort de dessous son tablier un volumineux morceau de gruyère et le pose sur le bureau du juge de paix.*) Voyons voir un peu c'que vous allez en dire.

FEMME LAPIE, *avec défi.* — Oui, voyons voir un peu. Voyons voir.

M. LE JUGE DE PAIX, *flairant le gruyère.* — Légèrement avancé, peut-être... Cependant, si c'est pour la pêche au barbillon...

FEMME LAPIE, *vivement.* — Mais comme pâte, monsieur Goujonnat ?

M. LE JUGE DE PAIX, *intéressé.* — Comme pâte, croyez-en un homme qui en a vendu rudement des kilogrammes dans sa vie, il n'y a rien à dire. C'est loyal et marchand.

VEUVE JACASSE. — A condition qu'on aye son poids.

M. LE JUGE DE PAIX. — Naturellement.

VEUVE JACASSE, *reprenant le morceau.* — Et voilà ce que Madame Lapie, qui se prétend une épicière honnête, m'a vendu pour cinq livres !... Faut vous dire que j'me fournissais de tout chez elle, mon brave mossieu Goujonnat. Ainsi, le mois dernier, ma bassinoire était percée...

M. LE JUGE DE PAIX. — Votre bassinoire. Vous dites que Madame est épicière.

FEMME LAPIE. — Mon homme est rétameur.

VEUVE JACASSE. — Alors, en allant chercher du tabac.

M. LE JUGE DE PAIX. — Où ?

VEUVE JACASSE. — Chez Mame Lapie.

FEMME LAPIE. — Vu qu'nous ons le bureau de la régie.

VEUVE JACASSE. — J'y porte en même temps mon parapluie qu'avait une branche de cassée.

FEMME LAPIE. — Nous rac'modons les parapluies.

VEUVE JACASSE. — Alors son homme, qui rasait le garde champêtre...

M. LE JUGE DE PAIX. — Votre mari est barbier ?

FEMME LAPIE. — Oui, et puitassier.

M. LE JUGE DE PAIX. — Pas de gros mots.

FEMME LAPIE. — C'est le plus fameux puitassier du tays. Il en a déjà creusé plus de cent cinquante.

M. LE JUGE DE PAIX. — Quoi ?

FEMME LAPIE. — De puits. Il tond aussi les chevaux.

VEUVE JACASSE. — J'lui dis alors à Madame : « Vous m'mettrez cinq livres de gruyère... » V'là l'morceau. (*Elle fait repasser le fromage sous le nez du juge de paix*)... J'l'emporte. Mais, une fois rentrée chez moi, je m'aperçois que j'étais volée. Sur cinq livres, y'avait au moins deux livres et demie de trous !...

FEMME LAPIE, *indignée.* — De trous !... Où ?...

VEUVE JACASSSE, *montrant un trou du doigt.* — Là.

FEMME LAPIE. — Où ?

VEUVE JACASSE, *montrant d'autres trous.* — Là... Là itou...

M. LE JUGE DE PAIX, *au greffier.* — Qu'est-ce qu'elles me chantent ? Trou... ou... la... ou... la... la... itou. Qu'est-ce qu'elles me chantent ?

LE GREFFIER. — Une tyrolienne. (*Hilarité générale.*)

M. LE JUGE DE PAIX, *furieux.* — C'est pour se moquer de moi, sans doute, mais cette comédie ne va pas durer longtemps. Huissier, apportez-moi le grand-livre.

L'HUISSIER. — Le grand-livre ?

M. LE JUGE DE PAIX. — Oui, le grand-livre des lois.

LE GREFFIER, *à voix basse.* — Le code, monsieur le juge de paix. Ça s'appelle un code.

M. LE JUGE DE PAIX. — Passez-moi le codex. Je vais leur apprendre ce qu'il en coûte pour se moquer de la justice.

LES DEUX FEMMES ENSEMBLE. — Mais, mossieu l'juge... Mossieu Goujonnat...

Monsieur Luc-Olivier Goujonnat, repoussant de la main les cornets qu'il a machinalement fabriqués avec les papiers épars sur son bureau, interrompt les parties :

— Taisez-vous. La commission est prise. La cause est entendue, veux-je dire. Ecoutez le jugement que je vais rendre, et vous m'en direz des nouvelles. Ecoutez :

« Nous Goujonnat Luc-Olivier, ancien « négociant en denrées coloniales, spécia- « lité de savons de Marseille, de harengs de « Dieppe, de sardines de Nantes et de rhum « de la Martinique, agissant en qualité de « juge de paix de la Garenne-Saint-Lupin, « après avoir balancé les comptes et vérifié « les écritures, attendu que les femmes « Jacasse et Lapie se sont permis de chanter « la tyrolienne devant notre comptoir, afin « de narguer les fonctions dont nous sommes « revêtu, et les effets que nous avons endos- « sés, sans autre avis, valeur fournie en « marchandises, leur faisant application de « l'article 12 du grand-livre... non, je me « trompe, du code pénal...

(*Lire la suite à la page 11.*)

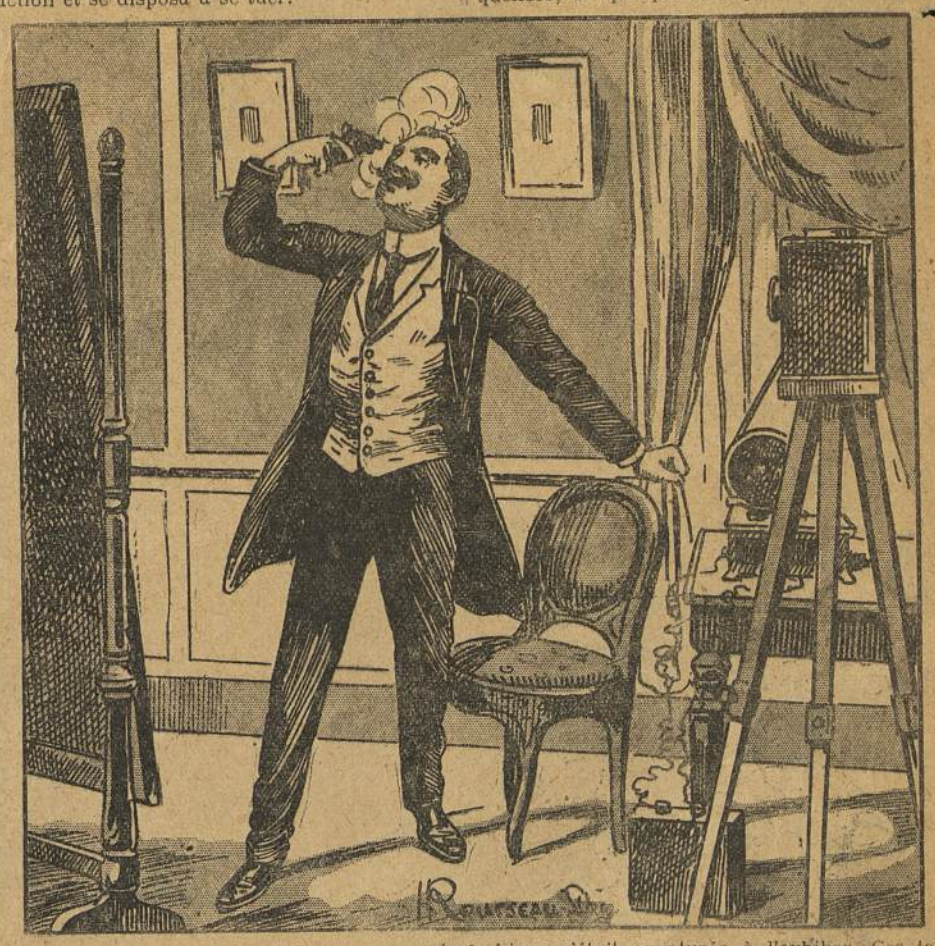
TOUS
les Evénements dramatiques,
les Faits sensationnels
du Monde entier
les Drames de l'amour et de la haine,
de la vie et de la mort,
sont racontés et illustrés
chaque Semaine
dans
L'ŒIL DE LA POLICE
Splendide Publication Hebdomadaire
Paraissant sur 12 grandes pages
et PUBLIANT
de nombreux Romans et Nouvelles de détective et de police amusants et captivants.
ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS
En Vente Partout : 10c. le NUMÉRO
CONDITIONS D'ABONNEMENT { France ... 6 fr. / Etranger : 8 fr.
On s'abonne : 8, Rue Saint-Joseph, PARIS.
Envoi franco d'un Ne specimen sur demande.

Suicide devant un Cinématographe

Un commerçant de Trélon (Nord) vient de se suicider dans des circonstances particulièrement curieuses.

Il a voulu mettre fin à ses jours, en se plaçant devant un cinématographe.

Ayant mis l'appareil au point, il le mit en action et se disposa à se tuer.



Les films sont parfaits et les mouvements du malheureux sont enregistrés avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ils le montrent, d'abord assis sur une chaise, puis il se lève, charge son arme, demeure un instant en suspens, profondément plongé dans ses rêves. Puis il se lève subitement et finit par se faire sauter la cervelle.

Ces tableaux sont d'un réalisme des plus effrayants et reproduisent le suicide dans ses plus horribles détails.

La police, cependant, a saisi tous ces films, qui eussent pu amener de terribles conséquences, si quelque entreprise cinématographique s'était aventurée à l'exhiber. Ces tableaux n'auraient pas manqué d'agir de façon morbide sur les nerfs des spectateurs.

Il est certain que ce suicide est le premier du genre, car il ne serait venu à personne l'idée de se suicider devant un cinématographe.

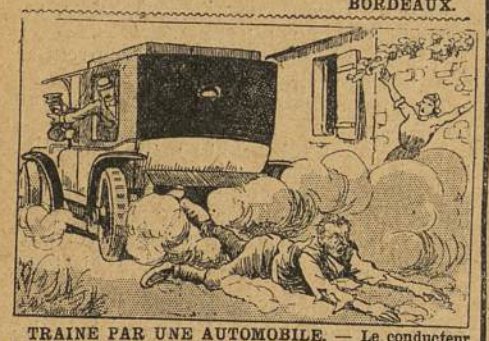
Lisez tous à la page 6 : **LA BANDE DES CHAUFFEURS,** *par* **LOUIS BOUSSENARD**

DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

MÉTAYER AMOUREUX ET MEURTRIER DE SA BELLE-FILLE. — Depuis 3 ans, Jean Hivert, métayer à Lamonzie-Montastruc, près de Bergerac, entretenait des relations intimes avec la fille de sa femme. Julienne Mespoulède, une jeune fille de 15 ans. Cette dernière s'étant révoltée et ayant tout avoué à sa mère, Jean Hivert a tiré sur elle un coup de fusil, puis tournant l'arme contre lui, et actionnant le pied avec sa gachette, il a tenté de se tuer. Son état est très grave. **DORDOGNE.**

COLONEL DÉSARÇONNÉ. — Le colonel d'Adhémar faisait sa promenade quotidienne à cheval, sur la route de Fauillet, près de Tonneins. Une automobile, qui arrivait par derrière, effraya son cheval qui se cabra et se renversa sur son cavalier désarçonné. Le colonel a eu une clavicule brisée. **LOT-ET-GARONNE.**

DRAME DU VITRIOL. — Une jeune femme, Mme Camille Tourba, était à la terrasse d'un café, rue Sainte-Catherine, avec une amie et un garçon de café, quand un individu en passant, lança sur elle un bol de vitriol. Mme Tourba fut atteinte à la poitrine et aux bras. La victime de cet attentat n'a pas pu ou n'a pas voulu dire les motifs auxquels a obéi l'auteur de cette tentative criminelle. **BORDEAUX.**



TRAINE PAR UNE AUTOMOBILE. — Le conducteur d'un attelage de mules, M. Jean Lalane, a été happé par une automobile revenant de Biarritz et traîné sur un parcours de 15 à 20 mètres, à l'entrée du bourg de Campagne. Malgré des soins dévoués, le malheureux Lalane a succombé à ses horribles blessures. **LANDES.**

UN PÈRE ABUSE DE SA FILLE. — La Cour d'Assises de Tarn-et-Garonne vient de juger le nommé Miguel Belinguier qui avait indignement abusé de sa fille, jeune femme de dix-huit ans, dépourvue presque complètement d'intelligence. Belinguier s'en tire avec sept ans de réclusion. **MONTAUBAN.**

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand Roman Dramatique *(suite)**

PAR JULES MARY

Résumé détaillé des Chapitres parus

Hélène de Fourvières, une belle jeune fille, a été victime d'un attentat qui a eu des suites mortelles ; à son lit d'agonie elle désigne son meurtrier : Denis Valérand. Le frère d'Hélène, Rodolphe, marquis de Fourvières, Jean Montaubry, fiancé de la jeune fille et Henri Devalaine, leur meilleur ami, après un jugement sommaire, condamnent Valérand à mort et le tuent, bien que celui-ci proteste de son innocence. « Un jour si vous avez des remords, dit-il, en expirant, faites-vous pardonner par ma fille Henriette. » — En réalité Denis Valérand n'est pas coupable. Et les trois jeunes gens en ont bientôt la preuve : un alibi. Ils sont envoyés au bagne où ils expient leur crime. — Les années ont passé. Henriette Valérand, fille de Denis, est mariée à Claude Morland, homme d'un caractère très faible ; une fille est née de cette union : Sabine. Or un gredin de haute envergure, Cœurderoy, aurait voulu que sa fille Diane épousât Claude. Aussi s'ingénie-t-il, par les moyens les plus infâmes, à faire divorcer ce dernier. Avec la complicité d'un misérable nommé Valaires, il organise toute une mise en scène (lettres fausses) qui fera croire à Claude que sa femme le trompe. Grâce à une ruse, Valaires attire Henriette chez lui. Claude survient amené par Cœurderoy et les coquins s'arrangent pour que ce mari trop faible croie à un adultère. Morland chasse sa femme, provoque Valaires qu'il tue en duel, débarrassant ainsi Cœurderoy d'un complice gênant, puis il divorce ; il obtient la garde de l'enfant ; bientôt il se marie avec Diane qu'il aime follement. Cette orgueilleuse femme jouit de la douleur de sa rivale. Mais Henriette ne s'avoue pas vaincue. Avec l'aide de sa tante, Blanche-et-Rose, elle enlève son enfant chérie et se réfugie au Havre. Cassoulet, l'âme damnée de Cœurderoy, découvre sa retraite. Il détermine la malheureuse, à laquelle il feint de porter un vif intérêt, à partir pour la Nouvelle-Algérie, admirable colonie, inventée en réalité par Cœurderoy. Henriette, abusée, s'embarque avec Sabine sur le Calédonien. *— Entre temps les trois forçats repentants se sont évadés du bagne et songent à réparer envers Henriette le meurtre de son père. Lorsqu'ils arrivent en France, Henriette est en route pour la Nouvelle-Algérie : même elle court un grand danger : la vieille tante Blanche-et-Rose, qui vient d'hériter de 15 millions, est morte, instituant Sabine légataire universelle : le père de l'enfant, poussé par l'infernale Diane, veut reconquérir Sabine afin d'être riche. Cassoulet et deux autres agents de Cœurderoy : Lubin et Philidor, s'embarquent sur la* Jeune-France *pour la Nouvelle-Algérie. Leur mission est de tuer Henriette et de ramener Sabine près de son père. Les trois briseurs de chaînes s'embarquent avec eux, bien décidés à empêcher ce crime. — La Nouvelle-Algérie n'est pas une colonie, mais une île inculte et insalubre où Cœurderoy abandonne les émigrants après leur avoir dérobé leurs économies. Henriette et Sabine périraient fatalement sans le secours que leur apportent les anciens forçats : ceux-ci avouent leur ancien crime à Henriette qui leur pardonne le meurtre de son père, Denis Valérand. Devenus les protecteurs des malheureuses femmes, les trois hommes ont à soutenir une lutte sans merci contre Cassoulet et ses deux acolytes. Sabine est enlevée et conduite à Nouméa d'où, sur les injonctions de son père, elle regagne Paris. Devalaine est tué d'un coup de couteau. Montaubry réussit par bonheur à sauver Henriette d'une mort certaine. — A Paris, Sabine retrouve son père très vieilli : la première nouvelle qui arrive de la colonie de Cœurderoy est la mort d'Henriette ; du coup Sabine est riche. Diane et Claude pourront en profiter. — A la vérité Henriette est vivante, elle est revenue à Paris où deux hommes veillent sur elle : Jean Montaubry, qui a pris le nom de Jean Laumont, et Rodolphe de Fourvières qui se fait appeler Georges Haudfort. La mère et la fille se retrouvent : elles seront fortes pour lutter contre leurs ennemis. Bientôt une rivalité éclate entre Diane et Sabine. Elles aiment toutes les deux Rodolphe, et Diane est assez habile pour persuader à l'ex-forçat qu'elle n'a pas nourri de mauvais projets contre Henriette et Sabine. Il ne reste donc que Montaubry pour veiller sur nos deux héroïnes. Ce dernier trouve chez lui un cambrioleur, Donatien, qui veut se venger de Cœurderoy. Il révèle à Montaubry que les preuves de l'innocence d'Henriette, accusée à tort d'adultère, se trouvent dans un copie de lettres. Payé par Montaubry, Donatien prend ses dispositions pour voler ces documents. Il se lie d'amitié avec un employé de Cœurderoy : Kiribi. Celui-ci le trompe et révèle à Cœurderoy et à Cassoulet l'identité véritable de Jean Laumont : l'ex-forçat Montaubry. Du même coup, on découvre que Georges Haudfort est en réalité Rodolphe de Fourvières. Il faut que ces hommes disparaissent à tout prix.*

DEUXIEME PARTIE

X

DONATIEN A LA GUIGNE (*suite*).

Revoir Donatien ; lui apprendre que, lui, Kiribi, avait enfin réussi à mettre la main sur le copie-lettres tant désiré. Faire annoncer à Montaubry cette bonne nouvelle.

Et donner rendez-vous à Montaubry.

Où aurait lieu ce rendez-vous ? chez Kiribi ou chez le forçat ?

Montaubry pouvait craindre un piège et vouloir que ce fût chez lui. Du reste, peu importait. Cassoulet saurait bien tendre son filet.

Il revit Donatien à la crèmerie de la rue Sainte-Anne.

— J'ai réussi, lui dit-il, et personne ne se doute de la disparition du livre.

— Alors, vieux, tu as gagné une bonne journée... Cinquante mille francs ; hé ! hé !

— C'est toi qui me les paieras contre remise de la chose ?

— Non... C'est M. Jean lui-même... chez lui, tantôt, à huit heures, si tu veux...

— Pourquoi ?

— Quand j'ai à lui parler, c'est toujours à cette heure-là que je le trouve...

— Convenu... vieux... à ce soir ?

Et Kiribi, après une poignée de mains, s'éloigna en chantant.

Quelle idée ? quel soupçon traversa l'esprit de Donatien ? Lui, naïf, et déveinard, comment se douta-t-il tout à coup que Kiribi jouait un double jeu ? Il ne réfléchit pas. Ce fut, dans son cerveau, comme un éclair.

— C'est ça qui serait de la guigne, murmura-t-il.

Et au lieu de courir avenue Wagram, chez Montaubry, il se contenta de l'avertir par un télégramme et fila prudemment Kiribi.

Celui-ci se croyait trop supérieur au confiant Donatien pour se douter d'une pareille surveillance. Pendant tout la journée, Kiribi eut le cambrioleur sur ses pas. De la crèmerie, Kiribi était allé à l'agence de la rue Sainte-Anne. Là, il avait eu avec Cassoulet une longue conférence. De l'agence, Cassoulet et Kiribi avaient filé vers la préfecture de police.

Cassoulet y était entré seul.

Kiribi, en rupture de ban, n'avait garde de s'y aventurer.

Cassoulet était venu rejoindre ensuite son complice chez un marchand de vins sur le quai des Orfèvres.

Ils avaient pris une voiture.

Vingt minutes après, ils descendaient, avenue Wagram, devant la maison habitée par Montaubry.

Ils en examinaient les alentours.

Donatien, de loin, les observait.

Tout ce manège était clair.

Cassoulet et Kiribi préparaient quelque vilaine aventure à Montaubry.

Ces allées et venues avaient pris beaucoup de temps.

Toute l'après-midi s'était écoulée : le soir était venu...

L'heure du rendez-vous s'approchait.

Il n'y avait pas de temps à perdre si l'on voulait mettre Montaubry sur ses gardes, et Donatien n'hésita pas.

Il alla sonner chez le forçat.

Ce fut Montaubry, lui-même, qui vint ouvrir.

Il avait envoyé son domestique en course, afin d'être plus libre.

— Oh ! oh ! Donatien, vous êtes en avance d'un quart d'heure, il me semble...

— Ce n'est pas trop d'un quart d'heure pour vous expliquer ce que j'ai à vous dire, monsieur Jean...

— Votre télégramme de ce matin m'indiquait huit heures...

— Ça tient toujours... Dans un quart d'heure, je l'espère, le copie-lettres sera ici ; mais il ne s'agit plus seulement du copie-lettres, il s'agit de vous !

FEUILLETON DE L'*OEil de la Police* n° 43.

ALLO ! ALLO ! LE 199-46 !

I

— Allô ! Allô ! vous êtes là ?

— Oui.

— Le 199.46 ?

— Oui.

— C'est bien à Marcel Devais que je parle ?

— A lui-même. Mais je serais heureux de savoir qui me cause. Une dame, probablement, si je ne me trompe...

— Oui, une dame, en effet. Etes-vous seul à l'appareil ?

— Tout seul. Ma femme, souffrante, est couchée depuis quelques heures, et mes domestiques sont montés se reposer.

— Bon. Alors nous pouvons causer tranquillement ?

— Mais, d'abord, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Cela, vous le saurez peut-être plus tard. Voici ce dont il s'agit. Vous avez en ce moment besoin de vingt mille francs...

— Qui vous a dit ?...

Puis :

— Ne nous coupez pas, Mademoiselle, fit-il à l'employée du téléphone. Nous causons, laissez-moi tranquilles.

— Je sais que vous avez répondu pour un ami, reprit la voix de son interlocutrice, d'une somme de vingt mille francs. Cette somme, payable il y a quelques semaines, n'a pas été remboursée par votre ami, insolvable en ce moment.

— C'est parfaitement exact. Mais qui a pu vous apprendre ?...

— Je le sais, cela doit vous suffire. Vous avez essayé de vous défendre du mieux que vous avez pu, pénétrant de plain pied dans ce fameux maquis de la procédure. Il n'en est pas moins vrai que, pour avoir rendu service à un ami, vous êtes, aujourd'hui, à la veille d'être saisi et vendu.

— C'est la vérité, et tout cela par la faute de misérables usuriers...

— Bon. Voilà un point acquis : vous avez besoin de vingt mille francs pour vous sortir d'embarras. Les voulez-vous ?

— Madame, répliqua Devais, un ami viendrait m'offrir cette somme, sachant mes difficultés, j'accepterais de suite. Mais d'un étranger, d'une étrangère surtout, je considère l'offre comme impertinente, pour ne pas dire davantage, à moins qu'elle ne cache quelque mauvaise action.

L'interlocutrice voulut avoir le dernier mot.

— Vous usez de paroles quelque peu blessantes, Monsieur Devais. J'offre de vous donner ces vingt mille francs, non point comme aumône, mais à titre de prêt que vous me rendrez quand vous pourrez ou voudrez.

Marcel Devais ne pouvait en croire ses oreilles.

— Ne coupez pas la communication, Mademoiselle ! dit-il une fois encore à l'employée du téléphone, nous causons.

— Un prêt ? continua-t-il. Mais vous ne me connaissez pas ?

— Oh, que si ! Vous êtes Marcel Devais, le romancier, dont les ouvrages m'intéressent tant.

— Je suis romancier, en effet, et ne vis que de ma plume...

— Comment ? On vous offre vingt mille francs, à titre de prêt ou peut-être en échange d'un grand service, et vous semblez en faire fi ! Vous n'ajoutez probablement pas foi en ma parole ?

— Madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître de nom seulement, et vous voulez que je prête attentivement l'oreille à un tas de fadaises, plus abracadabrantes les unes que les autres ; franchement....

— Franchement, pour un romancier, toujours en quête de nouveau, de sensationnel, de dramatique, vous semblez un peu en retard. N'avez-vous pas ici un début de roman peu ordinaire, sortant du banal, du convenu ?

— J'avoue que cette conversation au téléphone...

— Ah, tenez ! à quoi bon causer au moyen de cet appareil stupide où l'on vous coupe continuellement la communication ? Venez donc plutôt chez moi, nous causerons tranquillement.

— Il faudrait savoir où, d'abord, et qui demander...

— Vous n'aurez personne à demander. Avez-vous l'heure exacte chez vous ?

— Je crois. Il est, à ma pendule, dix heures vingt minutes.

— C'est l'heure que j'ai ici également.

— Eh bien, voulez-vous vous trouver à la station du Métro de l'Etoile à onze heures et demie ?

— Soit.

—Vous rencontrerez, en haut, une personne, — un homme, — qui portera à la main un foulard rouge. Comme il ne vous connaît pas, vous lui direz simplement, en passant 199.46, votre numéro de téléphone. Il comprendra et vous donnera un papier sur lequel sera inscrite l'adresse de la maison où vous devez vous rendre. Est-ce entendu ?

— L'aventure est tellement bizarre que j'accepte de la voir jusqu'au bout. Je suis assez pauvre d'idées, en ce moment, fit Devais...

— D'idées seulement ? demanda l'interlocutrice.

Lisez tous à la page 6 notre nouveau roman : **LA BANDE DES CHAUFFEURS, par Louis BOUSSENARD**

DE LA POLICE
DANS L'OUEST

UN TERRITORIAL ET SES CINQ ENFANTS A LA CASERNE. — Un briquetier des environs de Rouen, appelé comme territorial à faire une période d'instruction, s'est présenté à la caserne Pélissier escorté de ses cinq enfants. Le colonel du 74e leur a affecté une chambre de sous-officier, où ils vivront avec leur père. SEINE-INFÉRIEURE.

BATEAU THONNIER QUI COULE. — Un bateau faisant la pêche au thon s'est perdu corps et biens : il est venu se jeter, poussé par le mauvais temps, sur les rochers de la Pointe Saint-Mathieu. Le torpilleur 166, envoyé de Brest, pour explorer le lieu du sinistre, n'a découvert aucun cadavre. FINISTÈRE.

SINISTRE PATROUILLE. — On sait que beaucoup de jeunes gens dont le casier judiciaire est orné de condamnations sont envoyés dans l'infanterie coloniale ou dans la marine. L'inconvénient de ce système vient d'être démontré une fois de plus. A Cherbourg, un second maître s'est mis à la tête de 8 marins qu'il a constitués en patrouille, puis la petite troupe s'est rendue dans plusieurs établissements de boissons, et sous prétexte de rondes et de recherches à faire, les hommes ont bouleversé tout, rançonné et assommé les commerçants.

Profitant de l'effarement général du personnel, ces apaches se retirèrent sans encombre. Leurs victimes ont porté plainte et le capitaine de la bande et ses complices pourraient payer chez leur escapade. MANCHE.

UN VAPEUR COULE UNE BARQUE. — Fervents du canotage, M. et Mme Delalande, de Nantes, leur fils et leur neveu faisaient une partie de canot sur l'Erdre. A la nuit tombante, le vapeur « Georgette » aborda dans la barque fragile et tous les promeneurs furent précipités à l'eau. Le vapeur « Georgette » se porta à leur secours, mais le neveu de M. Delalande ne put être retiré de l'eau que lorsque l'asphyxie eut achevé son œuvre. LOIRE-INFÉRIEURE.

— De moi ?

— Oui ; on manigance quelque chose contre vous ?

— Oui donc, maître Donatien ?

— La Rousse, monsieur, rien que cela, s'il vous plaît.

Montaubry retint son émotion et fit bonne contenance.

— Eh ! qu'ai-je à démêler avec la police ?

— Ça, je l'ignore, mais écoutez ce qui se passe.

Donatien fit l'histoire de sa journée passée aux trousses de Kiribi.

Montaubry devinait le danger, en effet.

Cet homme, cet inconnu, qui, derrière lui, l'autre jour avait prononcé le vrai nom du forçat, est-ce que ce n'était pas une preuve qu'à la préfecture on se doutait de la présence, à Paris, de l'un des Briseurs de Chaînes ?...

Et le hideux fantôme du bagne surgissait devant ses yeux terrifiés !

— Et si vous vous êtes trompé, pourtant, Donatien ?

— Ah ! monsieur, je vous jure bien que je ne me suis pas trompé. Je vous suis dévoué comme un chien, depuis ce que vous avez fait pour moi... Vous ne me croyez pas ?

— Si, Donatien, et je vous remercie, mon garçon.

— A la bonne heure...

Donatien se dirigea vers la fenêtre, entr'ouvrit les rideaux et regarda attentivement vers le haut et vers le bas de l'avenue Wagram.

— Monsieur Jean, venez voir, dit-il tout à coup.

Jean Montaubry s'approcha.

— Apercevez-vous cet homme là-bas, assis tout seul à une petite table devant le marchand de vins et qui est en train de dîner tranquillement de grand appétit comme s'il n'avait rien de plus sérieux à faire pour le moment ?

— Oui.

— C'est un brigadier de la Sûreté, je le reconnais... C'est lui qui m'a arrêté l'autre fois et je suis payé pour ne pas oublier sa tête... Et, en face de nous, juste, vous voyez bien ce fiacre qui attend, le cocher sur le siège, comme si le voyageur venait de descendre pour une visite dans la maison ?

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur Jean, le cocher n'est pas plus cocher que vous et moi. C'est un agent de la Sûreté... Donc, en voilà deux qui vous cueilleront tout à l'heure à votre sortie... nonobstant ceux qui pourront se présenter pour vous pincer dans votre domicile... Pourquoi vous guettent-ils ? Je ne veux pas le savoir. Tout ce que je peux vous dire, c'est que si vous avez un moyen quelconque de filer sans être vu, c'est le moment de l'employer.

— J'ai ce moyen.

Donatien respira, soulagé.

— Viens, je vais te l'indiquer. Le danger est grand, en effet. Tout à l'heure nous allons être séparés. J'aurai encore besoin de toi. Trouve-toi demain à cinq heures au coin de la rue de Naples et de la rue du Rocher. Je te dirai ce qu'il nous reste à faire et si tu peux m'être utile de nouveau.

Donatien était resté à la fenêtre.

Il appela Montaubry.

— Voyez, monsieur Jean, voyez ces quatre hommes qui descendent de fiacre...

— Il y en a un que je reconnais : Cassoulet, de l'agence de la rue Sainte-Anne.

— Et les deux autres, de la police, toujours... Sapristi, monsieur Jean, il faut qu'on tienne bien à vous ou que l'on vous craigne joliment... Ils ont mobilisé toute une brigade...

Il se pencha.

— Ils stationnent... non, ils s'éloignent...

Il quitta la fenêtre.

— Et le moyen de filer, monsieur Jean ?

Montaubry lui fit un signe.

Ils sortirent.

La maison habitée par Montaubry était divisée en deux corps de bâtiments séparés par une cour, mais réunis par la voûte où logeait le concierge. Ces deux corps de bâtiments portaient deux numéros, et avaient chacun une entrée particulière. L'appartement de Montaubry avait été agrandi par le locataire précédent et communiquait d'un corps dans un autre, réunissant ainsi deux logements spacieux.. Le forçat avait trouvé cette installation toute prête et l'avait acceptée, jugeant qu'un jour peut-être elle lui serait utile.

— Maître Donatien, dit-il, en montrant la porte sur laquelle retombait une lourde tapisserie, voici le moyen de quitter cette maison et de s'en aller par le logis formant l'angle de l'avenue et de la maison voisine.

Donatien se mit à rire.

— Ça va bien, dit-il, je crois tout de même que j'en ai fini avec la guigne...

A ce moment on sonnait.

— Voilà le branle-bas qui va commencer...

Et comme Montaubry allait ouvrir, Donatien l'arrêta :

— Attendez !

Il revint à la fenêtre, se pencha examina l'avenue éclairée par les becs de gaz.

— Tout le monde est à son poste... les deux derniers agents doivent être chez le concierge... et monteront tout à l'heure avec le commissaire... Cassoulet doit être avec eux... qui est-ce qui vient de sonner ?

Il regarda par le trou de la serrure.

On sonna pour la seconde fois.

— Je ne vois qu'un homme sur le palier... Il me semble reconnaître Kiribi, mais je n'en suis pas certain...

— Ouvre !

— Mais s'il est accompagné ?

— C'est peu probable... Puis, j'ai besoin de ce copie-lettres... à tout prix... tu entends... ouvre donc et plus d'hésitations...

Donatien obéit.

La porte s'ouvrit.

Kiribi entra. Il était seul.

Et sous son bras, il portait le copie-lettres.

Donatien s'avança vivement à sa rencontre.

Bien qu'il fût persuadé que Kiribi s'était joué de lui, rien n'indiqua cette certitude sur sa physionomie.

Donatien souriait, était prévenant, paraissait heureux.

— Entre Kiribi, entre, nous t'attendons avec impatience.

Ce ne fut point dans le cabinet de travail de Montaubry que l'on introduisit le nouveau venu, mais au salon.

En y entrant Kiribi avait jeté autour de lui le coup d'œil rusé et méfiant de l'homme qui commet une infamie et qui redoute d'être deviné.

Donatien le devina et toujours empressé et souriant :

— Rien à craindre, cher ami, nous sommes seuls... Ainsi, voilà l'objet ?...

Il désignait le copie-lettres. Montaubry, au fond du salon, près de la porte qui communiquait avec son cabinet, restait immobile et debout, les bras croisés.

— Veux-tu me permettre, Kiribi de m'assurer que tu ne t'es pas trompé et que c'est bien le registre dont nous avons besoin...

Il avança la main pour s'en emparer.

Kiribi lui abattit la main d'une tape vigoureuse :

— Bas les pattes... L'argent d'abord...

— C'est juste... Voici les cinquante mille francs promis...

Désignant Montaubry silencieux :

— C'est monsieur qui te les donne. Remercie bien monsieur...

Pendant que Kiribi comptait les billets, Donatien s'assurait que le copie-lettres en question contenait l'intrigue odieuse du faux adultère dont la gentille Henriette avait été victime.

— C'est bien cela, dit-il.

Mais Kiribi avait mis la main sur le registre. Il en restait maître.

— J'ai réfléchi. Puisque vous paraissez y tenir tant que cela, je veux vingt mille de plus.

Donatien allait discuter peut-être.

Il n'en eut pas le temps.

Un violent coup de sonnette retentissait à la porte.

Un léger frémissement chez Donatien comme chez Montaubry, indiqua seul leur émotion. Quant à Kiribi, il ne sourcilla pas.

— Je vais ouvrir, dit Montaubry... pendant que vous discuterez avec monsieur.

Et il se dirigea vers l'antichambre, refermant la porte du salon.

Une minute se passa après le premier coup de sonnette.

Kiribi semblait surpris que personne n'entrât.

Trois ou quatre coups de sonnette, impérieux, retentirent de nouveau. En même temps des coups de canne ébranlaient la porte d'entrée.

— Tiens, monsieur n'a pas ouvert, fit Donatien, très calme... J'y vais moi-même.

Kiribi, voyant le dénouement qui s'approchait, s'occupait à fourrer les cinquante billets de banque dans un portefeuille crasseux, sans quitter de l'œil le copie-lettres sur lequel il avait fondé tant de belles espérances. Donatien s'était levé, s'était rapproché de la porte du salon.

Tout à coup, il fit un bond derrière Kiribi. Ses deux poings fermés s'abattirent sur le crâne du misérable avec la pesanteur d'un marteau... l'étourdi-

---

— Voilà un mot méchant. On voit bien que vous êtes femme. Eh bien, oui, je suis aussi pauvre d'argent que d'idées, mais comme les unes appellent l'autre, le roman auquel je me trouve, je ne sais comment mêlé — car roman vécu, il y a, je le sens — me procurera certainement de l'argent.

— Alors, station du Métro de l'Etoile, à onze heures et demie ?

— C'est convenu. J'y serai sans faute. L'homme, au foulard rouge, aussi, n'est-ce pas ?

— N'ayez aucune crainte. Il sera à son poste et...

Un bruit se produisit. Un coup de sonnette. Et la communication fut interrompue.

Marcel Devais songea quelques instants : dans quelle aventure allait-il s'engager ? Bah! après tout, il était armé, il ne craignait rien.

Fallait-il prévenir sa femme ? A quoi bon terroriser la malade ?

Elle savait que souvent, le soir, son travail l'obligeait à se rendre dans des bureaux de rédaction de journaux : elle n'aurait aucun soupçon. D'ailleurs quel mal faisait-il ? On lui offrait un prêt de vingt mille francs, cette somme dont il avait absolument besoin pour éteindre la dette d'un ami pour lequel il s'était porté garant, pouvait-il la refuser, laisser vendre son intérieur pour de l'argent qu'il ne devait pas, et mettre sa femme dans la misère, pour un service rendu ?

— Advienne que pourra ! s'écria-t-il en prenant son chapeau et son pardessus. Qui vivra verra.

Il était alors environ onze heures du soir. Un peu avant la demie, il montait les marches du Métro qui conduisent à la place de l'Etoile, cherchant des yeux l'inconnu qu'il devait reconnaître au foulard rouge, ostensiblement tenu à la main.

Il ne tarda pas à l'apercevoir.

— 199.46, fit-il en passant à côté de cet homme, de petite taille, trapu, et dont il ne pouvait distinguer les traits, cachés par le col de son pardessus — car la pluie commençait à tomber — ainsi que par son chapeau mou, dont il avait abaissé le rebord sur les yeux.

L'homme lui tendit un papier, et tandis qu'il s'approchait d'un réverbère pour lire l'adresse, disparut dans la nuit.

Une seule ligne se trouvait tracée sur le papier. Une adresse, avenue Henri-Martin.

Marcel Devais voyant que le messager était parti, s'assura que son revolver se trouvait dans sa poche, se mit en route, avançant dans l'avenue quelque peu obscure.

— Où vais-je ? se demanda-t-il. Quelle aventure m'attend ici ? Mais il n'en est pas moins vrai que c'est un beau début de roman. Enfin, je verrai bien.

Des yeux il suivait les divers numéros des maisons et arriva, enfin, devant la demeure indiquée.

C'était un pavillon d'assez sombre apparence, car une seule des fenêtres du rez-de-chaussée se trouvait éclairée.

Il fallait traverser un jardinet avant d'arriver au perron, mais comme la grille en était entr'ouverte, l'écrivain crut devoir entrer.

D'ailleurs ne l'attendait-on point ?

Devais gravit les cinq ou six marches du perron, et appuyant du doigt sur une sonnette électrique, la porte s'ouvrit aussitôt.

Il se trouva dans une antichambre obscure, mais qu'éclairait la lumière qui venait d'une pièce dont la porte était grande ouverte.

Ne voyant personne pour le recevoir, il pénétra dans la pièce éclairée de becs électriques.

— Voilà qui est bizarre, pensa-t-il, on me mande ici et je ne vois pas âme qui vive. C'est le château de la Belle au Bois-Dormant.

Sur la table, recouverte d'un riche tapis d'Orient, se trouvait, bien en évidence, une large enveloppe.

Il eut l'indiscrétion de lire la suscription : « Monsieur Marcel Devais ».

Et plus bas :

« A ouvrir immédiatement ».

L'écriture était celle d'une femme.

— Une lettre pour moi, ici ! pensa le romancier. Voilà qui va de plus en plus fort !

Comme ce pli lui était adressé, il le décacheta, et, surpris, outre mesure, l'écrivain y trouva vingt billets de mille francs. Il n'en revenait pas, quand il entendit dans une pièce voisine, dont il se trouvait séparé par une lourde portière, une voix de femme, qu'il reconnaissait pour être celle qui lui avait parlé au téléphone :

— Eh bien, M. Devais, lui dit-on, vous voyez qu'on ne vous a pas trompé. Vous avez touché les vingt mille francs promis, et vous les avez touchés d'avance. Voulez-vous maintenant me rendre le grand service que je vous demandais ?

— Alors c'est un prêt intéressé ? fit Devais, qui ne voyait toujours pas son interlocutrice.

— Oui et non. Je sais que vous n'accepteriez pas un don ; un prêt ne saurait être discourtois, en certaines circonstances, mais puisque votre fierté ne vous permet pas d'agréer l'un ou l'autre, voulez-vous, en échange d'un grand service rendu par vous, recevoir cette somme en paiement.

— S'il s'agit d'un acte où rien n'entache mon honneur, je ne demande pas mieux. Mais pourquoi parler ainsi d'une pièce à l'autre ? Ne puis-je donc vous voir ?

— Non, croyez-moi, M. Devais, ne cherchez pas à percer l'incognito que je désire conserver. Nous nous rencontrerons de nouveau, un jour, peut-être — bien que je ne vous le souhaite pas ; — en ce mmoent, toutefois, restons, vous d'un côté de cette portière et moi de l'autre.

— Décidément l'aventure se corse, pensa le romancier. Quel mystère plane sur tout ceci ?

— Enfin, Madame ou Mademoiselle, veuillez me dire le service que je dois vous rendre,

Lisez tous à la page 6 notre nouveau roman : **LA BANDE DES CHAUFFEURS**, par Louis BOUSSENARD

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion *(suite)*

PAR PAUL ROUGET

Résumé détaillé des Chapitres parus

Yvonne de Lancenay a été la victime d'un viol tandis qu'elle villégiaturait en Bretagne. Neuf mois après elle a accouché en Suisse d'un enfant, Hugues. Comme la malheureuse jeune fille est fiancée à un jeune homme qui l'aime et qu'elle aime, Maurice Nantennes, la sœur d'Yvonne, Madeleine, qui est mariée au comte Romane de Lackau que tout le monde croit mort en Sibérie, fait un mensonge sublime pour sauvegarder le bonheur des jeunes gens : elle dit solennellement à Maurice, qui commence à avoir des soupçons tant l'attitude de sa fiancée est étrange, que le petit Hugues est son fils, né d'amours illégitimes. Malheureusement le comte Romane revenu en France à l'improviste surprend cet aveu et décide de frapper l'épouse coupable : il confie le petit Hugues à un vieux serviteur auquel il enjoint de vivre ignoré en Russie dans le district de Tambow. L'enfant ne doit jamais savoir qui il est, ni revoir sa mère Quant au comte Romane, il part avec sa fille Arlette et il est impossible de retrouver sa trace, le notaire Talboy, chargé de ses intérêts, étant mort. Naturellement Yvonne et Madeleine recherchent les enfants disparus. Un misérable nommé Antoine Peltrot a eu d'une pauvre fille nommée Julie un fils, Gustave. Avec l'aide d'un compère nommé Tournier, un bandit sinistre lui aussi, on fera passer Gustave pour le petit Hugues. Peltrot annonce à Yvonne et à sa sœur que l'enfant est retrouvé : ces dames le reçoivent à bras ouverts. Mais comme elles tiennent à l'écart Antoine Peltrot dont elles sentent la scélératesse, celui-ci se venge d'une manière terrible : Julie lui a laissé en mourant une lettre d'Yvonne à sa sœur qui raconte la scène du viol et constitue une preuve de son innocence. Cette lettre, Peltrot n'en conserve que les passages ou Yvonne parle d'Hugues, de son enfant et il l'envoie à Maurice Nantennes, qui, ignorant le viol dont sa fiancée fut victime, est convaincu qu'elle l'a indignement trompé. Il part désespéré ; il ne reverra jamais Yvonne. — Seize ans s'écoulent. Hugues, qui s'appelle en réalité Gustave Peltrot, a grandi. C'est un jeune homme dont les vices sont nombreux. Il est joueur. Tournier, à qui Antoine Peltrot en mourant a confié des papiers démontrant le véritable état civil d'Hugues, va trouver le jeune homme et le fait chanter : s'il ne lui verse pas 20 000 francs il révèlera sa véritable origine. Or, Hugues passe et tient à passer pour un Lackau ; il veut continuer à considérer comme ses tantes Yvonne et Madeleine. Ses besoins d'argent sont tels qu'il faut songer à faire le beau mariage. Son ami Radzill, fils d'un ministre autrichien, lui parle d'une délicieuse héritière en Bohême, Loula, fille du comte Ledka. Les jeunes gens partent tous deux. La jeune fille produit une très grande impression sur Hugues : mais quand elle apprend son nom, Loula, qui lui avait témoigné quelque sympathie, s'éloigne de lui : en effet Loula n'est autre qu'Arlette, la fille de Romane. Elle se rappelle le nom de Lackau grâce à des lettres adressées jadis à son père et qu'elle relit souvent. Pour elle, Hugues est son frère. Quant à Jean Ledka, qui n'est autre que Romane Lackau, on devine l'accueil qu'il fait à Hugues qu'il croyait mort, lorsqu'il vient lui demander la main de Loula ; il le met simplement à la porte. Hugues, jure de se venger : grâce à son amitié avec les Radzill, il fait arrêter par Burgred, policier autrichien, le comte Ledka comme conspirateur, membre de la Secte-Rouge, et complice de Vareski, dont la tête est à prix. Vareski a un fils Boris, qui n'est d'ailleurs qu'un fils adoptif : Boris est le véritable Hugues que sur la foi de fausses nouvelles on a cru mort, le traîneau qui le menait dans le district de Tambow, ayant été attaqué par des loups. Hugues-Boris a échappé miraculeusement à la mort. Recueilli par Vareski, il habite en Bohême, tout près du château de Bois-Dormant, demeure des Ledka ; il aime Loula et en est aimé. Ce brave jeune homme attaque le policier Burgred et délivre le comte Ledka. Entre temps Hugues a écrit à Paris qu'il aime Loula ; il demande à ses tantes de venir l'aider à conclure ce mariage. Le hasard fait que les deux femmes rencontrent Jean Ledka. Madeleine sait enfin où vit son mari, où est sa fille. Mais quand elle se rend au château du Bois-Dormant, elle ne trouve ni le comte Ledka, ni Loula. La Secte-Rouge est menacée et tous les membres ont dû fuir. Boris accompagne Jean Ledka et sa fille. Il se demande avec anxiété si la jeune fille peut l'aimer.

TROISIEME PARTIE

XVI

AVEU D'AMOUR (*suite*).

Puis, après réflexion :

— Et quand bien même cela serait... il ne m'est pas permis d'espérer... Un abîme infranchissable nous sépare... Elle ne peut être à moi.

Et, comme une larme roulait sous sa paupière, il l'écrasait d'un geste énergique :

— Non ; elle ne peut être à toi, pauvre insensé ! Tu te dois au pays de l'homme bon et généreux qui t'a servi de père. Tu te dois à la cause qu'il défend et pour laquelle il t'a élevé.

» Ne pense plus à ce qui est une chimère. La fille du comte Jean Ledka pourrait peut-être accepter l'amour du fils de Vareski.

» Elle ne peut s'abaisser jusqu'à un malheureux qui est l'enfant d'on ne sait qui, l'enfant du crime, peut-être !...

Et, quelque effort qu'il lui en coutât, il se tint la promesse qu'il s'était faite à lui-même.

Loula remarqua ce changement dans les manières du jeune homme.

Elle en fut peinée.

Pourquoi la fuyait-il ? Pourquoi prenait-il cet air étrange ?... affectait-il une indifférence que, elle en était certaine, il ne devait pas éprouver ?

Un soir, la frontière fut atteinte et franchie sans encombre.

Ils firent halte.

Maintenant, pour les uns et pour les autres, le danger avait disparu.

La séparation aurait lieu le lendemain matin.

Le comte et sa fille prendraient le train à la première gare qu'on apercevait, à quatre lieues de là... dans la campagne immense.

Ce soir... pour la dernière fois... on camperait encore à la belle étoile.

Loula et Boris semblaient profondément tristes.

Ils étaient l'un près de l'autre, lorsque le soleil disparut à l'horizon.

Ils songèrent que quand il reparaîtrait le lendemain, ils devraient se dire adieu...

Se séparer... suivre chacun sa route... des routes divergentes qui ne se rencontreraient plus jamais.

Ah ! comme le regard de Loula était éloquent en allant vers Boris !

Mais, celui-ci, le visage fermé, impénétrable, semblait ne pas comprendre la supplication muette de la jeune fille, alors que, sous l'accès de la douleur, il se sentait défaillir.

Et le comte les regardait, heureux presque de ce silence... qui, après tout, était à l'amour des deux jeunes gens, la meilleure des solutions.

Il pensait :

— Ils ne parleront pas et, une fois séparés, ils oublieront... Je garderai ma fille... à moi... toute à moi.

Sentiment d'égoïsme peut-être, mais profondément humain.

Le dîner frugal achevé, alors que les partisans s'étaient retirés sous la tente commune — le comte et sa fille avaient la leur, un peu plus loin, dressée côte à côte — Boris, Loula et son père demeurèrent assez longtemps installés sur une souche de bois qui leur servait de siège.

L'ombre était dense.

Le comte demandait au jeune chef :

— Vous ignorez de quel côté vous et les vôtres vous vous dirigerez lorsque vous serez réunis ?

— Je l'ignore. Mon père commandera et, tous, nous obéirons.

— Vous ne reviendrez pas en Bohême ?

— Pas à présent, mais plus tard, individuellement. Notre pays est notre seul amour. Il nous tient tout entier. Il inspire tous nos actes. Il est le but de notre vie.

Il parlait d'une voix chaude, vibrante. On eût dit qu'il voulait se convaincre lui-même, qu'il cherchait à se griser de paroles, à s'étourdir.

Frissonnante, Loula l'écoutait.

Le mot amour, avait, dans la bouche du jeune homme, une intonation étrange.

Romane questionnait encore :

— Vous avez parcouru toute l'Allemagne du Nord et toute la Russie ?

— Oui... jusqu'aux monts Ourals. Pourtant, ces temps derniers nous nous tenions moins éloignés de la Bohême. On ne se défiait pas de nous. Tandis que, à présent... Dieu sait quelle sera la durée de notre exil !...

D'une voix tremblante la jeune fille intervint :

— Mais la terre de France est hospitalière. Pourquoi n'y venez-vous pas ?

— La terre de France est lointaine, répondit-il. Et puis je n'ai d'autre volonté que celle de mon père.

Ils se turent.

Un peu après, ils se souhaitaient le bonsoir.

Les doigts de Loula exercèrent sur la main du jeune homme une pression qui se prolongea... plus qu'il ne fallait.

Il tressaillit.

Mais il ne répondit pas à cette pression.

Ils se séparèrent.

Le calme de la nuit pesa. Le silence s'épandit sous les hauts sapins dont les cimes se balançaient mollement au vent.

Mais, malgré la fatigue de la journée il y eut des paupières sur lesquelles le sommeil ne s'appesantit pas.

... Celles de Loula... celles de Boris.

Elle, étendue sur ses couvertures... lui assis là-bas, sur la mousse, au pied d'un arbre dans les branches duquel un rossignol préludait.

Puisque le jeune homme l'aimait, pourquoi ne lui faisait-il pas l'aveu de son amour ?...

Parce qu'il se croyait indigne d'elle...

... D'elle, à qui il avait rendu son père... et cela, au péril de ses jours !...

Il n'était pas que brave... Il était modeste... il trouvait, sans doute, naturel ce qu'il avait fait !

Oh ! combien, dans son humble condition, elle le trouvait supérieur aux autres hommes !

Quelle différence entre lui et ce jeune Français... son frère à elle !

... La preuve irréfutable, hélas ! de la trahison de sa mère !...

Pourtant Boris devait savoir... elle le lui avait fait comprendre... qu'elle n'était pas indifférente à son amour.

Elle l'avait suffisamment encouragé pour qu'il se confessât à elle !...

Mais il ne parlerait pas... Il s'éloignerait en emportant son secret... ce secret qui n'en était plus un pour elle... Et loin l'un de l'autre, tous deux souffriraient, tous deux peut-être auraient leur existence brisée !...

Et cette pensée angoissait Loula... Pour la première fois elle connaissait la souffrance d'amour.

Les minutes... les heures passaient...

Elle était oppressée, elle étouffait... doucement elle se leva et, sans bruit, se glissa dehors.

Elle fit quelques pas.

Dans l'infini, une à une, les étoiles pâlissaient... Ce n'était pas l'aurore encore... Mais déjà, la nuit était moins opaque.

Là-bas, à une cinquantaine de mètres, se dressait la tente sous laquelle Boris, sans doute, avec les partisans, devait dormir.

. . . . . .

Loula se trompait.

Le jeune homme ne dormait pas.

Après être rentré sous la tente commune où, près de ses compagnons, il s'était étendu, cherchant en vain le sommeil qui se refusait à lui, il en était ressorti, il avait regagné l'endroit... si propice à la rêverie... qu'il venait de quitter.

Et il s'était, de nouveau, abîmé en de tristes, en de désolantes pensées.

Il avait peur d'être faible, peur de se trahir et, à la minute suprême de l'adieu, de ne pas pouvoir cacher l'immense souffrance qui débordait de son âme.

Il avait fermé les paupières... il son-

DE LA POLICE dans le Bassin du Rhône

DÉSESPOIR DE VIGNERON. — Depuis quelques années les récoltes sont mauvaises, les impôts sont lourds et la vie devient difficile pour les petits agriculteurs. Poursuivi par un créancier impitoyable qui le menaçait de saisir sa récolte, Antoine Fayolle, vigneron, abandonnant sa vendange qui fermentait dans la cuve, résolut de mettre fin à ses jours. Il se pendit à une solive. Quand on vint à son secours, il était mort. SAVIGNY-SUR-L'ARBRESLE.

CAMBRIOLEURS INCENDIAIRES. — Des malfaiteurs croyant actuellement inhabité le château que possède, à Saint-Jean-le-Priche, le marquis de Barbentane, décidèrent de le cambrioler.

Ils pénétrèrent dans le parc, puis à l'aide d'une lampe à alcool, ils mirent le feu aux persiennes d'une fenêtre donnant dans une chambre à coucher.

Dans cette chambre dormait Mme de Barbentane, qui s'éveilla et appela au secours. Ses cris mirent en fuite les cambrioleurs que la gendarmerie recherche.

SAONE-ET-LOIRE.

LA VENDANGE MEURTRIERE. — M. Auguste Félix, hôtelier à Laragne, était descendu dans sa cave pour s'assurer du degré de fermentation de 3 000 kilos de raisins. Surpris par l'émanation des gaz, il tomba comme une masse au pied de la cuve.

M. Guibaud, qui était accouru à son secours, eut le même sort que M. Félix. Ils furent heureusement sauvés par des gendarmes et ramenés à la vie. BASSES-ALPES.

TRISTE IDYLLE. — La police de Lyon fait une chasse acharnée à tous les souteneurs. Elle vient d'envoyer au dépôt un triste individu nommé Jean-Louis Poulet, qui terrorisait les filles soumises et se faisait ainsi verser d'importants subsides. Poulet a été arrêté sur la plainte d'un père de famille, M. P..., dont il avait subjugué la fille. La lune de miel fut de courte durée; après quelques jours, Poulet, par les coups et les privations, contraignit sa jeune compagne à se livrer à la prostition et à lui en rapporter le produit. La malheureuse est entrée dans un refuge. LYON.

TENTATIVE D'ASSASSINAT. — M. Charles Venturini exploite des carrières à Château-Gombert. N'ayant pas voulu embaucher 3 individus qui ne lui inspiraient pas confiance, le carrier a été assailli par ces brutes Il a reçu un coup de revolver qui l'a grièvement blessé. Comme il tentait de fuir, les agresseurs se sont jetés sur lui et l'ont frappé sauvagement. On les recherche. L'état de M. Venturini est grave.

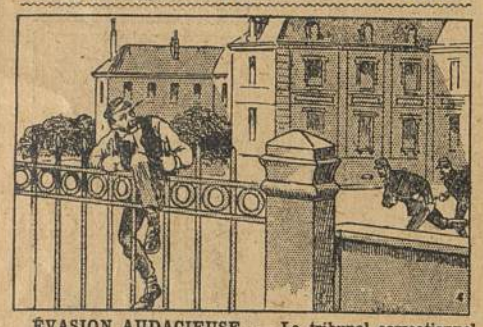
BOUCHES-DU-RHONE

UN AVEUGLE ASSASSIN. — Un aveugle du dépôt d'Albigny, nommé Luccioni, a tué d'un coup de couteau au bas-ventre sa femme qui était allée lui faire une visite pour frapper plus à son aise il avait saisi l'épaule de sa femme entre ses dents et la maintenait ainsi immobile. C'est la jalousie qui est le mobile du crime. Luccioni était persuadé que sa femme le trompait. Il a prémédité son crime. Les médecins estiment qu'il n'est pas entièrement responsable de ses actes. RHONE.

Voulez-vous gagner **500 000** *francs ? Suivez notre concours* **LE CRIME DE LA RUE MACHIN**

DE LA POLICE
à Paris et Dans la Banlieue

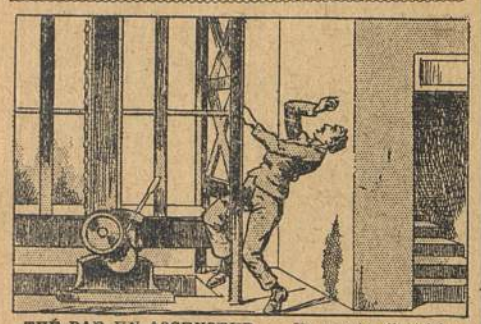
UN PETIT POINT DE DROIT. — Un propriétaire de la rue Saint-Lazare, M. Firmin D..., avait trouvé une bague sur le boulevard; le bijou portait encore l'étiquette du bijoutier qui l'avait vendu. M. D... mit l'anneau à son doigt; puis il se vanta de sa trouvaille. Quelqu'un qui voulait se venger de lui le dénonça à la police. M. D... a dû restituer la bague; de plus, il sera poursuivi pour avoir retenu indûment un objet appartenant à autrui. PARIS.



ÉVASION AUDACIEUSE. — Le tribunal correctionnel de Corbeil venait de condamner à 2 ans de prison le nommé Buffet. Les gendarmes reconduisaient leur prisonnier, on traversait la cour du palais de justice. Buffet crut l'endroit et le moment propices pour fuir. Enlevant son veston, il franchit avec une merveilleuse agilité une grille haute d'un mètre cinquante et gagna la rue. Un des gendarmes sauta sur une bicyclette et fut bientôt suivi de plusieurs autres qui s'élancèrent dans toutes les directions. Une chasse effrénée commença. Elle se termina par la capture de l'évadé, qu'on rejoignit sur le territoire d'Évry-Petit-Bourg. SEINE-ET-OISE

CES MESSIEURS L'ONT ÉCHAPPÉ BELLE. — Un fiacre appartenant à M. Bureau, loueur, et conduisant deux personnes, franchissait le passage à niveau des lignes du Nord, près de Creil, quand le cheval se prit le pied dans un rail double et s'abattit. Le moment était critique car, peu après, devait passer le rapide 112 allant de Bruxelles à Paris. Après avoir vainement tenté de faire relever le cheval, les spectateurs durent s'éloigner précipitamment en entendant éclater un pétard mis par un aiguilleur avisé en amont. Il était temps, le rapide passait bientôt après à toute vitesse, broyait la voiture et tamponnait le cheval. OISE.

UNE FILLETTE BRULÉE VIVE. — En l'absence de sa mère, Mme Frémin, une fillette avait brisé un litre de pétrole. Quand la maman rentra elle alluma sa lampe et jeta son allumette qui alluma aussitôt le pétrole répandu. La petite fut atrocement brûlée: elle n'a pas survécu à ses blessures. MANTES-SUR-SEINE.



TUÉ PAR UN ASCENSEUR. — Un ouvrier électricien, M. Yvon Charles, travaillait à réparer un monte-charge actionné par un moteur électrique. Tout à coup, le moteur se mit en marche et la plate-forme, qui se trouvait au bas de sa course, remonta.

Avant que le malheureux électricien eût eu le temps de se dégager, il avait la jambe gauche serrée entre la plate-forme et le montant en fer. Il est mort des suites de cette horrible blessure. PARIS.

ON ATTAQUE LA POLICE. — Le gardien de la paix Delaide qui était de service en bourgeois, a été assailli et frappé de coups de couteau au moment où il passait rue Riquet. Les gardiens de la paix, prévenus, se sont rendus sur ce point où ils ont trouvé Delaide ensanglanté et aux prises avec 2 individus, les nommés Lucien Copin et Joseph Rennesson. Delaide a dû être transporté à l'hôpital. PARIS.

geait à l'avenir, au sien, et il le voyait si sombre, si désolé, qu'un sanglot soudain creva dans sa gorge.

Honteux de sa faiblesse, il leva la tête. Et il étouffa un cri qui montait à sa bouche.

Une ombre se dressait devant lui.

Une voix douce disait :

— Vous pleurez ?

Il y avait dans cette voix, du regret, de la crainte, de l'amour.

Un frisson, brusquement, l'agita de la tête aux pieds.

Ses yeux reflétaient une inexprimable terreur.

Il eut à peine la force de se mettre debout, de balbutier :

— Mademoiselle Loula.

Doucement, elle s'était approchée de lui.

Elle avait posé sa main sur le bras du jeune homme.

A ses lèvres, un mot glissa comme un chuchotement :

— Venez.

C'était mal, ce qu'elle faisait là. Elle en avait conscience. Et pourtant elle obéissait à une force invincible qui venait de s'emparer d'elle en entendant ce sanglot dont elle devinait la cause.

Ce sanglot... cette douleur provoquée par elle.

Ils firent quelques pas.

Tout bas, elle demanda :

— Pourquoi pleurez-vous ?

A cette question, il eut un mouvement de révolte.

Une envie de se dérober... de fuir.

Et, comme il ne répondait toujours pas :

— Je vous ai fait du chagrin ?

Il eut un pas de recul.

— Du chagrin... vous ?

— Oui. Et je veux en savoir la raison.

— Mais... quoi vous fait croire... je vous assure...

— Ne dissimulez pas. Vous êtes trop loyal pour vous abriter derrière le mensonge. La preuve que je vous ai causé du chagrin, c'est que, depuis trois jours, envers moi, vous avez brusquement changé d'attitude.

— Cette attitude n'a-t-elle pas toujours été respectueuse ? Vous ai-je froissée involontairement ? En ce cas, mademoiselle, j'en aurais un regret infini.

— Vous ne m'avez pas froissée.

» Mais vous m'avez fait de la peine en ne cachant la vôtre.

— Pourquoi vous la confierai-je ? Elle n'intéresse que moi... On ne met pas à nu son cœur devant des étrangers.

— Vous êtes cruel, Boris.

— Non. Ce que je dis est vrai. De vous à moi, peut-il y avoir des confidences, peut-il y avoir autre chose que la distance, très grande, qui nous sépare ? Je vous le répète, si j'ai du chagrin, ce n'est nullement vous, si bonne, trop bonne même pour un malheureux de ma sorte, qui en êtes la cause.

» Vos craintes n'ont pas raison d'être.

Il ne la regardait pas en face, il détournait les yeux, ses yeux où des larmes brillaient encore.

Elle eut un geste désespéré.

N'arriverait-elle pas à arracher de ce cœur le secret qu'elle y devinait caché ?

Elle reprit :

— Vous oubliez qu'il n'y a pas que des ingrats sur la terre.

— Soit. Admettons que vous ayez pour moi de la reconnaissance. Est-ce un motif pour justifier ce que vous venez de me dire ?

Presque violemment, elle l'interrompit.

— Oui, ce motif serait suffisant à expliquer l'intérêt que je vous porte... Mais il en est un autre encore... A la reconnaissance que je vous ai vouée s'est ajoutée de la sympathie... de l'affection...

— Mademoiselle !...

Il tremblait. Ses tempes se mouillaient de sueur.

Bravement, elle continuait :

— Cette sympathie, vous l'avez repoussée ! Pourquoi ? N'en suis-je donc pas digne ?

— Oh ! pouvais-je espérer ?...

— Allons donc ! Vous n'ignoriez rien, puisque c'est à dater de la minute où vous avez constaté en moi l'existence de ce sentiment que vos manières, ainsi que je le disais tout à l'heure, se sont transformées du tout au tout... c'est à dater de la minute où vous vous êtes aperçu que... votre présence... m'était agréable... que vous vous êtes éloigné...

» J'ai cru à de l'indifférence d'abord, ou à du dédain.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je n'y crois plus. J'ai lu dans vos yeux ce que vos lèvres se refusent à dire. Et si vous pleuriez, il y a un instant, c'est parce que vous avez peur du jour qui va naître, car il marquera pour tous deux, l'heure de la séparation.

Il était devenu livide.

Et c'était en lui un mélange de souffrance et de bonheur inespéré... c'était le paradis, mais c'était aussi la désespérance de ceux à qui il est interdit d'en franchir le seuil.

Et pourtant, ce bonheur s'offrait à lui !...

Il devait le repousser !...

Mon Dieu, ce supplice était atroce !...

Il dit :

— Et quand bien même vous auriez deviné juste, croyez-vous donc qu'il n'est pas de mon devoir d'agir comme je le fais... quand bien même cette sympathie... cette affection... cette tendresse plutôt, serait en moi, croyez-vous que je ne devrais pas l'étouffer, comme on écrase une mauvaise herbe, comme un rêve insensé à qui il faut couper les ailes avant l'essor ?

Ah ! cela était presque un aveu... l'aveu qu'elle attendait... et auquel, impatiemment, elle le poussait.

Simplement elle dit :

— Pourquoi ?

— Parce que la fille du comte Jean Ledka... noble et riche... née pour le luxe, pour la fortune, ne peut appartenir qu'à quelqu'un de son monde !

» A celui qu'elle aime !

— A celui qu'elle aime, oui, prononça-t-elle, vous avez raison.

» Savez-vous qui est ce quelqu'un ?

Et lui, farouchement :

— Peut-être le jeune Français, au rendez-vous duquel mademoiselle Ledka s'est rendue, au Roc de Myrienbad.

Cette phrase, loin de la blesser, l'emplit d'une joie profonde.

Ainsi il l'aimait au point d'être jaloux d'elle !...

— Non, Boris, la fille du comte Jean Ledka n'aime pas le jeune étranger du château des Roches. Elle avait des raisons puissantes peut-être pour se rencontrer avec lui, mais des raisons qui n'entachent en rien son honneur, croyez-le, Boris... Croyez aussi que désormais jamais plus ils ne se reverront... Celui à qui elle a donné son cœur est un brave, un loyal garçon, auquel elle doit l'inappréciable bonheur d'avoir conservé son père.

Il chancelait. Un vertige s'emparait de lui. Il balbutia.

— Par pitié... taisez-vous... N'augmentez pas mes regrets, ma douleur... C'est atroce de souffrir comme je souffre.

— Vous voyez bien que vous m'aimez.

— Oui... c'est vrai... je vous aime... depuis longtemps ces trois mots me brûlent les lèvres... mais j'ai tort d'oublier qu'il m'est défendu de les prononcer.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un malheureux, un enfant de la route... parce que je n'ai pas de nom, pas de famille. Vareski n'est pas mon père !

— Que dites-vous !

— La vérité, hélas !

— Eh, que m'importe... Ce n'est ni pour votre nom... ni pour votre famille que je vous eusse aimé... que je vous aime... mais pour la noblesse de vos sentiments...

Elle lui avait pris les mains... Elle lui souriait... et il n'avait plus la force d'une révolte.

Ainsi cette pure... cette chaste enfant... la fille du comte Ledka, lui avait donné son âme !

Mon Dieu, c'était trop de joie... le rêve que la jeune fille lui faisait entrevoir était trop beau.

Il ne pouvait se réaliser !...

Il bégaya :

— Nous sommes fous... nous sommes fous... Vous ne songez pas que vous avez un père qui peut disposer de vous... qui ne consentira jamais à une pareille mésalliance.

— Père est bon...

» Il vous aimera... il vous aime déjà presque comme son fils.

D'un geste machinal, il passa la main sur son front.

— C'est impossible... jamais je n'oserai...

— Vous avouer à lui ?... comme s'il n'avait pas déjà surpris notre secret... Les yeux sont plus éloquents que les lèvres, monsieur le ténébreux... Souvent, les vôtres vous ont trahi.

Elle riait, heureuse, amusée par ses craintes, par son effarement.

Mais derrière eux, un bruit de pas se faisait entendre.

Ils eurent un tressaut... et ils se retournèrent.

Le comte Ledka, en souriant, s'avançait.

Dans son regard, il n'y avait pas de colère.

Boris était devenu tout pâle.

Mon Dieu... était-ce donc vrai ce que la jeune fille avait dit... était-ce donc vrai que le comte ne s'indignerait pas... qu'il ne condamnerait pas les sentiments que lui, Boris, nourrissait pour Loula ?

Mais déjà celle-ci s'était élancée vers son père.

Et, sans lui donner le temps de placer un mot, elle l'embrassait.

Puis, elle l'amenait vers le jeune homme.

Et elle disait :

— Père, vous allez achever tous deux la conversation que nous venons d'avoir, Boris et moi.

» Le bonheur de votre fille est entre vos mains.

Et elle s'enfuyait, légère, vers la tente, après avoir adressé au jeune homme un regard chargé d'amour.

XVII

LES LARMES SONT PRÈS DE LA JOIE.

Intimidé, Boris restait là, muet, le front baissé.

Pourtant... souriant toujours... Jean Ledka s'avançait.

Ah ! certes, pour Loula, il avait fait d'autres projets... caressé d'autres rêves... Rien n'était au-dessus d'elle... Elle pouvait prétendre aux plus hautes destinées...

... Prendre un mari dans son monde... un mari riche comme elle, et, comme elle... faisant partie de l'aristocratie.

Ainsi elle ferait, avait-il cru...

Il n'en était rien !...

Des événements s'étaient produits qui avaient tout bouleversé... Un jeune homme pauvre — inconnu la veille — à l'âme chevaleresque, avait passé dans sa vie.

... Elle s'était éprise de lui.

... Elle lui avait donné son âme.

... Elle avait décidé d'unir, à la sienne, sa destinée.

... Au mariage de convenance... de raison... elle préférait un mariage d'amour.

Lui, Romane, pouvait-il lui donner tort ?

Non.

Il la laissait libre d'agir à sa guise... car il savait bien... il savait mieux que quiconque... qu'en distinguant Boris, entre tous, elle avait fait un choix dont elle n'avait pas à rougir...

... Un choix dont elle avait... au contraire... le droit d'être fière.

Et, comme le jeune homme, de plus en plus confus, se taisait, il vint à son aide :

— Voyons, je vous écoute, mon jeune ami, qu'avez-vous à me dire ?

Il balbutia :

— Oh ! monsieur le comte, vous allez me juger avec sévérité... et, lorsque je vous aurai appris... vous regretterez précisément l'amitié dont vous m'honorez... et de laquelle je me suis montré indigne.

— Oh ! voilà de bien grands mots !...

» Heureusement, je n'y attache aucune créance...

» Je me doute un peu... je me doute beaucoup même de ce que vous avez à me dire...

» Parlez.

» Vous voyez que je vous écoute avec calme... dois-je ajouter... avec bienveillance !

— Eh bien, voici, monsieur le comte :

» Il y a deux mois, lorsque, un soir, la Secte-Rouge vint camper dans la vallée de la Tepl, je n'avais eu jusqu'alors qu'une aspiration : me dévouer, me sacrifier pour l'indépendance de mon pays.

» Mon rêve était celui des compagnons de ma vie.

» Hélas ! le lendemain, en sortant du château du Bois-Dormant, ce rêve n'était plus le même.

» Il avait fait place à un autre !...

» J'avais vu Mlle Loula... je lui avais parlé... et je devais garder de cette entrevue... si courte... un souvenir inoubliable.

Un sentiment nouveau venait de m'être révélé.

(Lire la suite au prochain numéro.)

Voulez-vous gagner **500 000** *francs ? Suivez notre concours* **LE CRIME DE LA RUE MACHIN**

rent... lui firent perdre connaissance pendant quelques secondes.

Mais quelques secondes, cela suffisait à Donatien.

Il fallait se hâter. On carillonnait à la porte. Les coups de canne redoublaient.

— Ouvrez ! Ouvrez, au nom de la loi !

En un tour de main le cambrioleur débarrassa Kiribi des cinquante mille francs contenus dans le portefeuille.

— Plus souvent que je les lui laisserais. Il ne les a pas gagnés !

Et, s'emparant du copie-lettres, il disparut par l'antichambre.

Se penchant à la porte, où le tumulte des agents continuait de plus belle :

— Minute ! Minute ! cria-t-il goguenard, je vas chercher la clef...

Il passa dans le cabinet de travail, referma soigneusement la porte. Et une minute après, par la rue Gounod, un bourgeois paisible, une sorte de registre sous le bras, s'en allait sans se presser, dans la direction de l'avenue du bois de Boulogne.

Cependant, Kiribi revenait à lui.

Et tout de suite, comme en un éclair, il comprit...

Le copie-lettres avait disparu.

Il tâta, machinalement, sa poche, tira son portefeuille, l'ouvrit...

Il était vide !

— Volé ! Je suis volé !

Mais Montaubry et Donatien ne pouvaient s'être enfuis.

Kiribi s'élance vers la porte d'entrée.

Quatre agents et un commissaire de police font irruption dans le vestibule.

Et derrière, se dissimulant, l'air sournois, le petit Cassoulet.

Et c'est Cassoulet, le premier qui parle :

— Monsieur le commissaire, ainsi que je vous l'avais promis, vous allez faire d'une pierre deux coups... voici d'abord mon ancien employé, qui m'a volé des papiers importants dans le coffre-fort de ma maison de la rue Sainte-Anne... La capture ne serait pas bien importante si je n'ajoutais que de son surnom : Kiribi, mon homme est sans doute plus connu de vous... Il était à la Guyane l'an dernier, et par conséquent il est en rupture de ban...

Déjà Kiribi était ligotté, dans l'impuissance de se défendre.

Il se voyait pris, trahi par Cassoulet.

Après avoir été deviné et joué par Donatien.

Les yeux du misérable roulaient du sang...

Cassoulet, paisible, haussait les épaules.

Ces gens n'étaient pas de force à lutter contre lui.

Il reprit, aimable :

— J'ai dit que vous feriez d'une pierre deux coups...

Il alla ouvrir la porte du salon, et s'effaçant pour laisser entrer les agents :

— J'ai l'honneur de vous présenter M. Jean Laumont, plus connu au bagne sous le nom de Montaubry et sous le surnom de Briseur de Chaînes, condamné aux travaux forcés à perpétuité...

Le commissaire de police entra.

Le salon était vide.

— Où est-il votre Briseur de Chaînes ? demanda-t-il.

Oh ! dans quelque placard de son appartement... sans doute... Cherchez bien... Moi, je garde la porte de l'antichambre.

Les agents se répandirent partout, ouvrirent tout, fouillèrent tout.

Soudain, ils rencontrent une porte qui résiste.

— Ah ! ah ! il est là... Ouvrez, ou nous cassons tout...

Rien ne répondit derrière.

Nouvelle sommation, suivie du même silence.

Une pesée vigoureuse fit sauter la serrure.

La porte donnait sur le cabinet de travail, mais le cabinet était vide. Une portière pas retombée laissait voir l'ouverture d'une porte communiquant avec un second appartement.

Les agents s'y précipitèrent...

Mais le commissaire avait compris, d'un coup d'œil à la fenêtre, la disposition des deux corps de bâtiments.

— Restez, dit-il. Nous arrivons trop tard... les oiseaux sont envolés.

Kiribi entendit. Il releva la tête. Dans ses yeux, un éclair de joie méchante, féroce.

— Partis... Tu entends, Cassoulet ?... Et partis avec le copie-lettres, vieux !... A toi, maintenant, de te débrouiller avec les Briseurs de Chaînes...

Cassoulet ne répondit pas.

Il était à demi-évanoui, de colère, de rage, d'épouvante.

Et Kiribi, goguenard :

— Si tu rencontres jamais Donatien, tu lui feras mes compliments... J'ai agi avec lui comme si j'avais affaire à un imbécile... Je me suis trompé.

Il passa la main sur sa tête encore toute endolorie :

— Et je ne lui croyais pas non plus le poing aussi solide...

Les agents l'emmenèrent.

Il n'y avait plus rien à faire dans l'appartement de Montaubry. Le concierge de la rue Gounod, interrogé, déclara en effet avoir vu sortir deux hommes, à peu de minutes l'un de l'autre, le dernier portait un registre sous son bras.

Quels étaient ces deux hommes ? D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ?

Il n'en savait rien et ne put rien dire.

Le coup était bien manqué pour Cassoulet.

Il n'avait plus qu'à aller avouer sa défaite à Diane.

Le lendemain, à l'heure qu'ils avaient fixée, Montaubry et Donatien se rencontraient à l'angle de la rue du Rocher et de la rue de Naples.

Et Donatien remettait à Montaubry un paquet soigneusement enveloppé qui renfermait le précieux registre.

— Voilà, monsieur Jean, j'en ai fini avec la guigne, vous voyez. C'est vous qui m'avez porté bonheur... Et si vous saviez ce que je m'amuse à travailler comme un honnête homme !

Il tendit ensuite à Montaubry une liasse de billets de banque.

— Les cinquante mille que vous vouliez donner à Kiribi... Il nous trahissait, vous comprenez que je ne pouvais pas les lui laisser...

— Garde-les !

— Pour moi ! fit Donatien tremblant.

— Pour toi.

— Pour moi toujours ? redisait-il, n'osant pas croire.

— Oui. Tu les as bien gagnés et n'en garde aucune reconnaissance. C'est encore moi qui suis ton obligé...

— Ah ! monsieur ! monsieur ! mais me voilà riche ! Et tranquille jusqu'à la fin de mes jours ! Qué veine, tout de même, qué veine que j'aie eu l'idée de vous cambrioler !

Il était impossible à Montaubry de reprendre son appartement de l'avenue de Wagram. Reconnu, espionné, il n'y eût point reparu depuis cinq minutes qu'on l'eût arrêté et cette fois la sortie par la rue Gounod ne l'eût point tiré d'embarras.

Se réfugier chez Donatien eût été dangereux également. Donatien allait être filé aussi bien que Montaubry. Ils arrêtèrent, rue de la Goutte-d'Or un logement meublé, et s'y installèrent.

Une heure après, Montaubry se présentait chez Henriette, dans la petite villa des Ternes.

Il trouva Henriette pâle et triste.

Ses yeux fatigués et rougis trahissaient des larmes récentes, une douleur profonde.

Et comme, anxieusement, Montaubry l'interrogeait :

— Tout est perdu, mon ami, dit-elle. Nous sommes trahis !...

Tout de suite, il pense au marquis de Fourvières et s'écrie :

— Rodolphe ?

— Oui... Il aime Diane, il aime cette femme à la folie... Il lui a fait l'aveu complet de son passé, de vos projets, de vos remords, de votre dévouement... Elle sait tout... Elle va se défier de tout... Et plus que jamais vous êtes en danger !... Fuyez, mon ami, quittez Paris, ne restez pas en France une heure de plus, ou c'est le bagne, de nouveau, pour toujours, le bagne, entendez-vous ?

— Mais Rodolphe lui-même est en péril...

— Oh ! elle le protège... Il reçoit ainsi le prix de sa trahison...

— Le malheureux !...

Il était tombé dans un fauteuil. Il resta absorbé, le visage dans les mains.

Puis, relevant la tête :

— Non, non, Henriette, je ne croirai pas, non, je ne veux pas croire à cette lâcheté de l'homme qui est mon ami...

— Hélas ! dit-elle...

Et elle raconta ce qui s'était passé et comment elle l'avait appris.

Diane, triomphante de l'aveu du forçat, n'avait pas gardé pour elle son secret.

Elle avait eu, le jour même, avec Sabine une scène pénible où elle avait torturé le cœur de la jeune fille avec la certitude qu'elle possédait maintenant de l'amour de Rodolphe.

Sabine, fière et dédaigneuse, l'avait d'abord écoutée en silence.

Et ensuite, avec un calme étrange, souriante, comme si vraiment elle avait prévu l'avenir, elle avait répondu :

— Il croit vous aimer, madame... et c'est moi qu'il aimera... c'est moi qu'il aime !

(*Lire la suite au prochain numéro.*)

DE LA POLICE
dans le Midi et le Centre

TERRIBLE LUTTEUR. — Les agents Fournier, Paillus et Rouve recherchaient un braconnier Pierre Andrieu, taillé en hercule et d'une force colossale. L'ayant rencontré, ils voulurent l'arrêter. Andrieu se débarrassa de leur étreinte. Le sergent Villeneuve, du 2e génie, le caporal Pugenier et le soldat Gauthier du 81e de ligne aidèrent de leur mieux les agents. Mais il fallut encore le concours de MM. Marius Vial et Albert Battut pour maîtriser ce colosse et le conduire à la maison d'arrêt. MONTPELLIER.

UN MAIRE EMPÊCHE SES ADMINISTRÉS DE DANSER. — Le maire de Trouillas a la prétention d'interdire les danses sur la voie publique. Les jeunes gens et les jeunes filles du pays n'ayant pas tenu compte de cette interdiction, on verbalisa. Les danseurs récidivèrent. Le maire envoya la gendarmerie qui fut plutôt mal reçue : menacés, les gendarmes firent usage de leur revolver. M. Pierre Quittard a reçu du gendarme Canal une balle dans la poitrine Son état est désespéré. PYRÉNÉES-ORIENTALES.

BLESSÉ, IL SE DONNE LE COUP DE GRACE. — Un nommé Redortier, âgé de 30 ans, ayant voulu dégager son fusil d'un fagot de bois contre lequel il était appuyé a reçu la charge d'un des canons à bout portant. Le coup a fait balle dans la région du ventre. Désespérée, la malheureuse victime de cet accident s'est déchargé le second coup sous le menton. La mort a été instantanée. Redortier laisse une veuve et deux enfants. GARD.

TERRIBLE ÉBOULEMENT. — Un glissement de terrain vient de se produire sur le chantier du chemin de fer en construction de Viale à Lacaune. Quatre ouvriers qui travaillaient dans une tranchée au-dessous de la montagne ont été ensevelis sous les décombres. L'un d'eux, sujet espagnol nommé Lopes, dix-neuf ans, put être retiré assez rapidement, mais ne survécut que quelques heures à peine. Les cadavres de ses camarades n'ont pu être retirés des décombres qu'après trois heures d'efforts. TARN.

---

en échange de cet argent. Si je juge la chose faisable, je vous prêterai mon concours. Dans le cas contraire, je déposerai immédiatement cette enveloppe et son contenu sur la table et quitterai votre demeure sans plus m'occuper de cette aventure, curieuse, pour ne pas dire davantage.

— Voilà qui est bien parlé, Monsieur Devais, et je n'en attendais pas moins de vous. Voyons, arrivons maintenant au fait. Vous avez écrit de nombreux romans, fort intéressants, et que j'ai tous lus.

— Je suis charmé qu'ils aient pu vous plaire, mais ce n'est pas pour me faire ce compliment, je pense, que vous m'avez fait venir ici ? Il se fait tard, ma femme est souffrante, vous le savez, et...

— Vous voulez retournez auprès d'elle, comme un bon mari. Je le comprends. Cependant l'appréciation que je fais de vos romans est nécessaire à ce que je vais vous dire. Vous avez, en ce moment, un ouvrage en train, dont les deux premiers chapitres ont été envoyés par vous à un journal de Paris, afin que le rédacteur en chef puisse, d'après ce début, juger s'il doit vous commander d'écrire ce feuilleton.

— Qui a pu vous dire ?

— Je le sais.

— Mais quelle indiscrétion a donc pu être commise ?

— Aucune. C'est un pur hasard qui m'a permis de prendre connaissance de ces premiers feuillets.

— Continuez, Madame.

— Dans ce roman, votre héroïne a à se venger d'une femme qu'elle hait et d'un homme qui lui a causé les plus grands préjudices. Elle a décidé de faire tuer ce dernier, et de causer un chagrin énorme à son ennemie.

— C'est bien cela, fit Devais. Tel est, en effet, le schéma du début de mon roman.

— Quelle en est la fin ?

— Hein ? vous voulez que je vous dise la trame entière d'un ouvrage que je me propose d'écrire, et sur le succès duquel je suis en mesure de compter ? Elle est forte celle-là !

— Je me suis mal expliquée probablement. Tout ce que je vous demande, est de me dire comment votre héroïne va se débarrasser de l'homme qu'elle abhorre et se venger de la femme qu'elle hait. Connaître cet épilogue est le service que je vous demandais, service pour lequel je vous prie d'accepter les vingt billets de mille francs que vous avez trouvés sous ce pli.

— Et que feriez-vous si vous possédiez ce détail ?

— Oh, n'ayez aucune crainte, je n'ai nullement l'intention de vous enlever le fruit de votre labeur, ou l'idée sortie de votre imagination. Je ne suis pas un bas-bleu, loin de là.

— Si c'est là tout le service que vous me demandez, en échange de cet argent dont j'ai un si pressant besoin, il m'est bien facile de satisfaire votre désir. Marthe Villars, mon héroïne, sous un prétexte quelconque, oblige le mari de la femme qu'elle hait, Juliette de Soissy, à s'absenter, un soir, de chez lui. Pendant son absence, Henry Renaud, dont Marthe veut se venger, vient voir de Soissy, qui est son ami. Il est porteur d'une très forte somme, et demande à la domestique de le laisser attendre le retour de son maître qui l'a demandé par pneu. Inutile de prévenir Madame de Soissy qui est alitée. Le mari revient un peu après minuit, et trouve Renaud, assassiné dans son salon. Marthe Villars, au courant de l'absence du mari de son ennemie, avait envoyé à Renaud un pneu signé du nom de Soissy, le priant de passer chez lui, le soir même, toute affaire cessante. Puis avec la complicité d'un bandit, elle avait fait assassiner et dévaliser Renaud au domicile même de Soissy.

Ce dernier, qu'on savait à court d'argent et dans l'obligation de faire face à certaines échéances, est accusé d'avoir assassiné son ami, car il ne peut justifier que d'un alibi invraisemblable. Il passe aux assises et se voit condamner pour un crime dont il est absolument innocent. Madame de Soissy en perd la raison.

Marthe Villars est bien vengée, et de l'homme qu'elle voulait faire disparaître et de la femme à laquelle elle avait voué une haine mortelle. Voilà toute la trame.

— Permettez-moi une simple remarque, fit la voix de la jeune femme.

— Dites.

— Pourquoi Marthe Villars n'a-t-elle pas également fait tuer Madame de Soissy ? L'assassin n'en était pas à un crime de plus ou de moins ?

— C'eût été là une vengeance trop douce pour elle. La pauvre femme qui demeurera démente jusqu'à la fin de ses jours fournit un épisode bien autrement dramatique ?

— Vous avez peut-être raison. Eh bien, Monsieur Devais, il me reste à vous remercier du service que vous m'avez rendu. Gardez ces vingt mille francs, vous les avez bien gagnés.

— Ne me permettrez-vous pas, avant que je m'éloigne, de savoir le nom de ma mystérieuse interlocutrice ? demanda l'écrivain en se levant.

— Plus tard vous le saurez peut-être. En ce moment, restons-en là. Je ne vous retiens plus, Monsieur Devais, et encore une fois merci. Vous trouverez aisément votre chemin jusqu'à la porte d'entrée.

(*Lire la fin au prochain numéro.*)

(Reproduction interdite.)

Chaque numéro de l'ŒIL DE LA POLICE publie deux nouvelles : une nouvelle gaie et une nouvelle dramatique.

Lisez tous à la page 6 notre nouveau roman : **LA BANDE DES CHAUFFEURS, par Louis BOUSSENARD**

LA BANDE DES CHAUFFEURS

Roman historique et dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

L'HOMME MASQUÉ.

I

La Beauce, à la fin du siècle dernier, n'était pas cette plaine fertile où l'on voit de nos jours onduler, en juin, à perte de vue, la houle des épis.

Couverte au moins par un bon tiers de bois épais, derniers vestiges des forêts druidiques, la plaine, aujourd'hui si nue, se hérissait de futaies au milieu desquelles s'isolaient les agglomérations humaines, disparaissaient les cultures, se cachaient les bandits.

Ainsi, de village en village, de hameau en hameau, surgissaient, se développaient et finissaient par se réunir de proche en proche une quantité de petites forêts modifiant d'une façon absolue l'aspect de la région et lui procurant cette configuration particulière si favorable à l'éclosion, à la propagation, à la sécurité du banditisme qui désolait le pays.

Aux confins de cette contrée, dont nous pouvons difficilement nous imaginer aujourd'hui l'aspect ancien, à trois lieues de Neuville-aux-Bois, s'élève le village de Jouy-en-Pithiverais.

Tout différent de ce qu'il est actuellement avec ses routes bordées de maisons couvertes en ardoises, le village, alors entouré de bois, comptait à peine, en 1793, deux cent cinquante habitants, vivant dans de tristes chaumières.

Au centre, près de la vieille église dont le petit clocher menu et tout grêle penche à tomber du côté du couchant, se dressait un vieux manoir féodal.

Composé de quatre tours massives, d'un corps de logis trapu surélevé d'un étage et entouré de fossés à demi pleins d'eau croupie, ce château, cette ruine plutôt, appartenait à l'antique et jadis opulente famille de Montville.

Avec sa toiture envahie par la mousse et crevée de tous côtés, avec ses croisées sans vitraux, ses volets dégondés, ses portes disjointes, ses murs lézardés, son pont-levis vermoulu, ses cheminées croulantes, la demeure des vicomtes de Montville, seigneurs de Jouy, Gueudreville, Gautay, Montgon, Spuis, Tivernon, Millouard, Andonville et autres lieux, attestait un état voisin de l'indigence.

Survenue peu à peu, depuis plusieurs générations, par suite des prodigalités des seigneurs, cette décadence était devenue complète au moment de la Révolution.

Le coup de foudre avait parachevé l'œuvre de ces joyeux viveurs et plongé dans une détresse noire le dernier héritier du nom.

Celui-ci, Jean-François de Montville, fils unique et légitime du vicomte, « notre Jean », comme l'appelaient les habitants de Jouy dont il était adoré, même en 1793, était alors un beau jeune homme de vingt-cinq ans, de haute et fière mine, de taille gigantesque.

Brun de cheveux et de sourcils, avec d'admirables yeux d'un bleu pervenche, le teint pâle, mais d'une pâleur chaude et singulièrement vivace, avec une bouche sérieuse, un peu triste, qui depuis des années avait désappris le sourire, Jean-François de Montville avait cette beauté mâle qui attire et force la sympathie, même à première vue, tant elle reflète la loyauté d'une âme ignorant les compromis et les défaillances.

Pauvre et fier comme un castillan, il vivait d'un revenu dérisoire en compagnie d'un seul serviteur, Jacques Foucher dit Jacquot, le neveu du fermier de Gautay, un brave gars beauceron de vingt ans qui cultivait le jardin, pansait l'unique cheval de son maître et ajoutait volontiers, à l'ordinaire très maigre du seigneur, un lièvre pris au collet dans les garennes ou quelques perdrix fusillées à la chanterelle.

Jacques Foucher dit Jacquot était un petit homme carré, trapu, aux épaules démesurément larges, aux grosses joues en pommes d'api, au nez camard, aux yeux gris, aux cheveux bis, le type accompli, aujourd'hui introuvable, du serviteur faisant partie de la maison, dévoué comme un chien de berger, fidèle comme l'acier le plus pur.

On se tromperait pourtant, si l'on croyait que Jean de Montville se résignait sans contrainte à cette pauvreté contre laquelle protestaient ses goûts de jeune homme, ses instincts de race et de fougueux désirs de luxe qui parfois lui enfiévraient le cerveau et lui flambaient les entrailles.

Il regimbait au contraire de toute la violence d'un caractère indomptable contre cette vie absurde qui l'écrasait comme un manteau de plomb.

Il eût voulu être riche, opulemment riche, et n'eût reculé devant aucune fatigue, devant aucun péril, devant la mort elle-même pour conquérir cette fortune si ardemment convoitée.

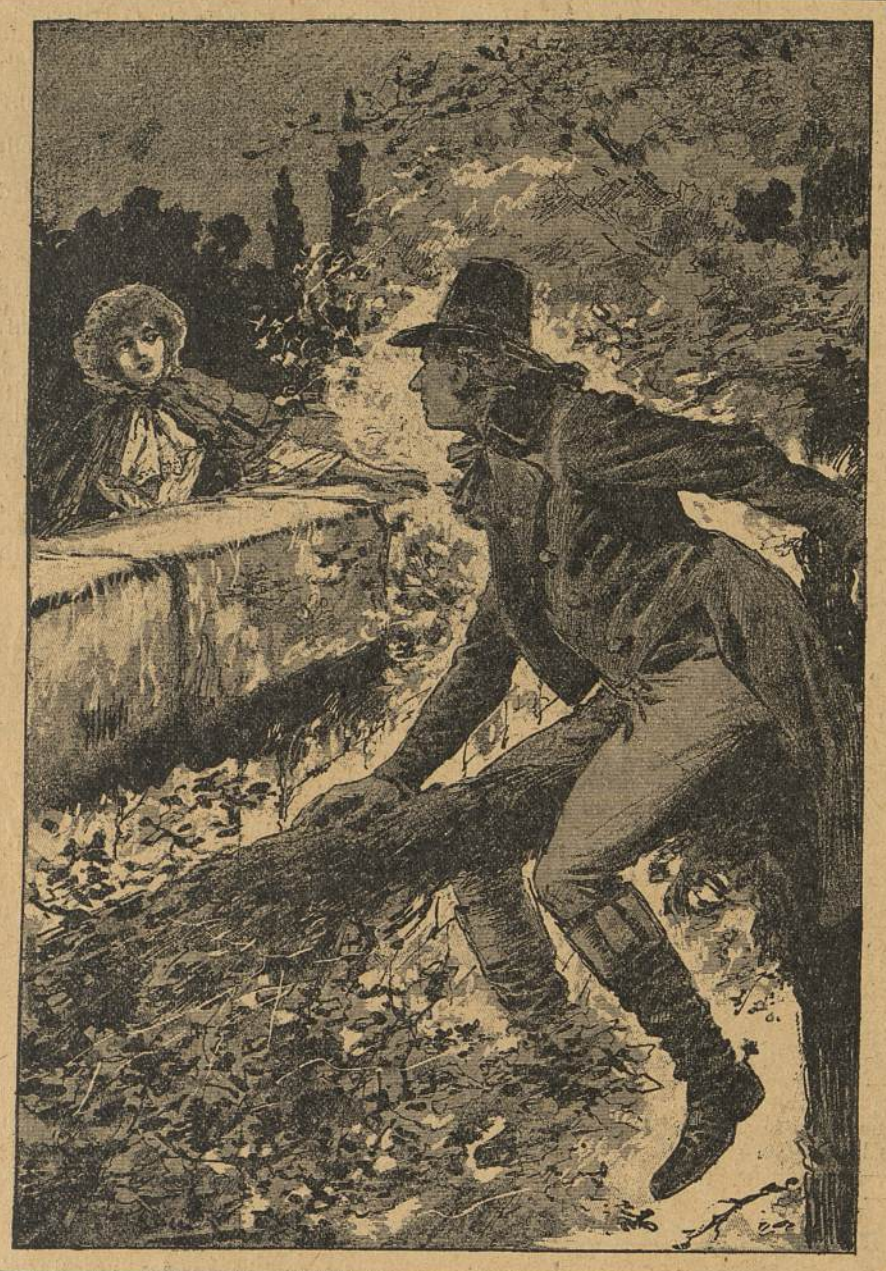
Mais le temps n'était plus à ces aventures où les preux dont l'âme vibrait en lui se taillaient à grands coups d'épée cette opulence dont la possession le hantait.

La Révolution ne venait-elle pas de proclamer les droits de l'homme et de décréter l'égalité des citoyens.

Non pas qu'il regrettât outre mesure l'ancien ordre des choses.

Elevé par un vieux prêtre voltairien qui lui avait enseigné le scepticisme politique et religieux, il admettait jusqu'à un certain point ces principes nouveaux contre lesquels se dressait tout le passé de sa race.

Mais jusqu'à présent il ne pouvait pas se résoudre à s'en aller servir, confondu avec le dernier des serfs affranchis, cette République dont la retentissante proclamation venait de broyer l'ancien édifice féodal.



C'est vous, Valentine, dit-il tout bas, le cœur battant, la poitrine oppressée d'une exquise et violente émotion.

Chez lui le vieil homme se débattait encore contre ce chaos de doctrines éclosses en pleine tempête.

Mais s'il ne voulait pas demander un fusil à la jeune République, il avait énergiquement refusé, six mois auparavant, d'émigrer et d'accompagner son père, le vicomte de Montville, à l'armée de Condé.

Porter les armes contre la France lui paraissait le crime le plus abominable.

Une scène terrible avait eu lieu à ce sujet entre le père et le fils, et une rupture complète s'en était suivie.

Le père, lui, était de la tête aux pieds l'homme de l'ancien régime.

Entendant gronder l'orage révolutionnaire, il avait, par acte de prévoyance bien rare à l'époque, réalisé les débris de sa fortune en vendant à ses fermiers ce qui lui restait de son domaine.

Le contrat stipulait une vente à réméré, c'est-à-dire que dans un certain temps le vicomte de Montville pourrait racheter ses terres moyennant une somme égale à celle de l'acquisition.

Il avait ainsi réalisé plus de cent mille livres en or ou en écus — somme énorme pour l'époque — et dépossédé son fils, ne lui laissant que le manoir, les bois y attenant et quelques mauvais arpents de terre d'un rapport à peu près nul.

Ne pouvant comme de juste emporter une telle somme, le vicomte de Montville l'avait enfouie aidé par un de ses fermiers qui possédait toute sa confiance.

Puis il était parti, un beau soir, déguisé en colporteur, après avoir dit à son fils :

— Adieu, baron ! N'oubliez pas que vous êtes l'unique représentant de la maison de Montville...

« Mais j'ai bien peur que vous ne mouriez dans la peau d'un sans-culotte !

— Adieu, Monsieur, avait répondu Jean-François.

« Dieu vous garde et vous ramène avec le cœur d'un Français.

Depuis cette époque, le jeune homme avait vécu dans une solitude complète. Son tempérament d'une violence inouïe, tempérée par des retours subits et d'adorables accès de bonté, s'était d'abord un peu aigri.

Puis, au bout de deux mois, il était redevenu bon, serviable, enjoué, brusque et généreux avec une pointe de rêverie.

Et alors un besoin débordant d'activité s'était emparé de lui.

On le voyait courir de tous côtés, cherchant à abattre cette surexcitation fébrile et n'y parvenant pas, à tel point que quelque temps qu'il fît, il randonnait à travers la plaine sur son grand cheval bai dont le galop saccadé effrayait les bonnes gens.

— Pour sûr not' Jean se dérange, disait l'un.

— P't'ét'e ben qu'y conspire avec Pitt et Cobourg insinuait quelque politicien buissonnier.

— A moins que le baron Jean-François ne chêrche le magot du vicomte son père, ajoutait un troisième.

Suppositions parfaitement déraisonnables, d'ailleurs, car Jean-François, baron de Montville était amoureux tout simplement.

. . . . . .

Or, ce jour-là, c'était le 16 mai, le jeune homme, après avoir absorbé vivement son souper, venait d'ordonner à Jacquet de seller son cheval.

Il était neuf heures du soir.

Jacquoi, homme de précaution, avait flambé et chargé les deux pistolets d'arçon garnissant les fontes et avait dit à son maître, en manière d'avis.

— Monsieur Jean, faites bien attention...

« Y a du monde en plaine, et du mauvais monde...

« Tout l'après-midi, ça a été un vrai défilé de galvaudeux... sûrement de la bande à Finfin...

« Prenez garde !

Jean-François eut un sourire plein d'assurance, haussa les épaules en homme qui se moque un peu des rôdeurs nocturnes, donna sur l'épaule de Jacquot une bonne grosse claque d'amitié, enfourcha son cheval et partit.

Dès qu'il eut franchi le pont-levis, le vaillant animal prit le galop et pendant trois quarts d'heure fila d'un train d'enfer.

Sans se préoccuper des coups de sifflets qui longuement déchiraient l'air, des allées et venues sournoises d'ombres vaguement entrevues au clair d'étoiles, le jeune homme arrivait devant un petit castel enfoui au milieu de grands arbres et dont les fossés bordaient le chemin.

Il sauta vivement à terre, attacha son cheval, puis descendit dans le fossé tapissé d'herbes touffues.

Avisant alors un grand sycomore s'élevant à trois pieds environ de la muraille grise formant rempart, il se hissa vigoureusement à la force des poignets et atteignit une maîtresse branche sur laquelle il s'installa commodément.

Si vous lisez la **BANDE DES CHAUFFEURS**, de Louis **BOUSSENARD**, vous éprouverez les plus belles sensations d'amour, de pitié et d'angoisse

L'horloge d'un clocher voisin sonna dix heures.

Une forme blanche apparut alors sur la crête du rempart au niveau de la branche où se tenait le jeune homme.

— C'est vous, Valentine, dit-il tout bas, le cœur battant, la poitrine oppressée d'une exquise et violente émotion.

— C'est moi, Jean ! répond une douce voix à laquelle un léger tremblement donne un charme délicieux.

— Valentine !... chère bien-aimée... merci !... oh ! merci d'être venue encore... malgré cette défense cruelle... malgré les ennuis qui peuvent en résulter pour vous.

— Oh ! vous ne sauriez croire ce qu'il m'a fallu déployer de ruse, d'audace et d'énergie...

« Mais pour vous, je brave tout !

— Comme je vous aime !

— Et moi ! Jean...

A ces mots, qui renferment l'aveu que le jeune homme entend extasié, la voix de la jeune fille se fond en un sanglot étouffé.

— Vous pleurez ! s'écria-t-il avec un affreux serrement de cœur.

— Oui, je pleure sur notre amour menacé, sur notre bonheur compromis pour longtemps... peut-être pour toujours.

Les yeux hagards, les oreilles bourdonnantes, le front trempé de sueur, il écoutait, sans comprendre, ces paroles qui lui causaient un épouvantable supplice.

A peine s'il peut balbutier quelques mots.

— Qu'y a-t-il ?... je vous en supplie !...

Elle ajoute, d'une voix brisée :

— C'est la dernière fois que nous nous voyons...

Valentine continua :

« Nous partons bientôt... dans quelques jours... c'est l'émigration... l'exil loin de vous...

— Mais n'êtes-vous pas en sécurité, ici, dans l'enceinte de votre château de Rougemont.

— Ma pauvre mère est mourante de terreur, depuis que mon père a été massacré... là-bas... en prison...

« Elle est dans un état nerveux qui m'épouvante... elle veut fuir... toute sa vie se résume dans un seul mot : la fuite !...

— Mais c'est la folie !... vos anciens tenanciers vous sont demeurés fidèles et nul danger ne vous menace.

— Oui, sans doute.

« Mais la peur ne raisonne pas... c'est une véritable folie...

« Et puis, il faut bien vous le dire, il y a encore une raison à ce départ.

« Ma mère veut m'arracher à vous... m'emmener loin de vous... espérant tuer mon amour en m'éloignant de vous !...

« Comme si je n'étais pas à vous pour la vie !...

— Valentine !... oh ! Valentine !...

— Je l'ai implorée, je l'ai suppliée, je me suis traînée à ses genoux, je lui ai crié mon amour... Elle a été impitoyable !

« Elle veut partir et plus que jamais refuse de nous unir... et cela, j'en ai honte pour elle, parce que vous êtes pauvre... comme si je n'étais pas assez riche pour deux... comme si l'amour savait compter !

A ces paroles si cruelles et si touchantes, le jeune homme est pris d'un accès de fureur d'autant plus terrible qu'il est plus contenu.

Une sorte de rugissement jaillit de sa large poitrine et se fond dans un sanglot de rage impuissante.

— Oh ! maudite indigence !... qui me réduit à rien... m'exaspère... me brise le cœur !... Oh ! posséder avec la richesse le droit d'aimer.

« Oh ! devenir opulent... à tout prix... oui, à tout prix... ne plus être atteint de cette maladie grotesque et répugnante... la gueuserie...

— Jean ! mon ami... mon cher aimé... courage !

« Nous sommes jeunes tous deux... vous n'avez pas vingt-cinq ans et je n'en ai que dix-huit... L'avenir est à nous ! espérez et comptez sur moi, à toujours, à jamais !

— Oui, Valentine, oui, ma bien-aimée, je crois en vous !... mon amour a foi dans le vôtre et cette foi ardente est ma seule raison d'exister... Car sans cela...

— Oue voulez-vous dire ? Jean.

— Eh ! peut-on savoir à quelles terribles extrémités peuvent bien vous pousser la misère et le désespoir.

— Je sais, moi, que vous ne pouvez rien faire que de beau, d'honnête et de grand.

« Sans cela, je ne vous aimerais pas.

Le jeune homme ravi, transfiguré, se prenait malgré tout à espérer en cet avenir que le temps, l'éloignement, les circonstances, rendaient si sombre, si plein de tragique et d'imprévu.

La jeune fille se leva lentement, comme à regret et allongea sa main au-dessus du fossé.

Jean étendit la sienne et leurs mains se touchèrent.

— Adieu Jean, mon cher aimé, dit-elle d'une voix mourante.

— Eh ! quoi, déjà ! s'écria douloureusement Jean de Montville.

— Les minutes s'écoulent et nous devons quitter le château cette nuit peut-être, pour une retraite que j'ignore.

— Adieu donc, Valentine !

« Adieu ! vous qui emportez mon amour.

« Mais je veux vous revoir, moi !... une fois encore... il le faut... je vous en supplie...

— Je tâcherai, mon ami... vous passerez tous les soirs... si nous ne parlons pas à l'improviste... je serai heureuse, oh ! bien heureuse d'épancher mon cœur dans le vôtre.

« Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il advienne, sachez que vous serez mon seul amour... que je suis et que je resterai à vous, à toujours, à jamais !

— A toujours, à jamais ! murmura Jean pendant que la chère apparition s'évanouissait, en laissant flotter dans l'air un subtil et délicat parfum de verveine.

Brusquement le charme fut rompu.

Jean se trouvant seul, il lui sembla que le ciel devenait plus sombre, les étoiles plus ternes, l'atmosphère plus lourde.

Il se laissa glisser au fond du fossé, remonta le talus et croisant les bras sur sa vaste poitrine, contempla longuement le castel avec une poignante expression de colère et de regret.

— Ainsi cette femme orgueilleuse refuse de faire notre bonheur, nous sépare brutalement, nous pousse au désespoir !

Puis il gronda, les dents serrées :

« Cette fille d'un fermier général enrichi par la maltôte, et devenue comtesse de Rougemont par la grâce de ses écus ne me trouve pas assez grand seigneur pour être son gendre !

« Mais, elle est la mère de Valentine, de cet ange que j'adore... elle doit m'être sacrée...

« Oh ! pauvreté maudite !... oh ! gueuserie infâme !

« C'est à vendre son âme si l'on trouvait quelqu'un pour l'acheter et la payer ce qu'elle vaut !

Un bruyant éclat de rire lui coupe soudain la parole, et une voix ironique, bien timbrée, lui répond, au milieu des ténèbres :

— Pourquoi pas !

En même temps un coup de sifflet retentit et des ombres agiles tapies dans les herbes se lèvent, s'agitent, se groupent autour du baron de Montville qui songeant aux gredins qui terrorisent le pays se met instinctivement en défense.

— Vous êtes Finfin ! le bandit de grand chemin, l'assassin, le chauffeur, le maniaque de sang qui terrorise le pays.

II

A l'époque où commence le récit de cette terrible et véridique histoire (1) la Beauce est désolée par une association de brigands dont le nom seul inspire une légitime épouvante.

Nombreux, féroces, rusés, admirablement organisés, ayant partout des complices, ils pratiquent avec une audace et une impunité révoltantes le vol, le pillage, l'incendie, le viol et l'assassinat.

Circulant pendant le jour sous l'aspect de passants ou de mendiants inoffensifs, ils se réunissent pendant la nuit en troupes considérables, envahissent les maisons, saisissent les habitants et les forcent, le sabre ou le pistolet sur la gorge, à livrer leur argent.

Pour mater les volontés les plus énergiques, ils ont d'épouvantables et infaillibles procédés.

Ils allument dans les cheminées de grands feux de paille et de menues branches, accrochent à la crémaillère les malheureux par leurs pieds nus et les flambent tout vifs, impitoyablement.

Il n'est point d'énergie humaine capable de résister à des douleurs aussi atroces, et les infortunés victimes laissent échapper leur secret au milieu de clameurs déchirantes.

Malheur à ceux qui essayent de résister. Non seulement il sont *chauffés*, mais un aveu tardif ne peut même plus les sauver.

Pour eux, c'est la mort ! La mort lente avec ces supplices raffinés dont la seule pensée fait frémir ceux qui lisent la navrante histoire des martyrs...

Une sombre épouvante plane sur le pays, étreint les plus braves et confine chez eux, dès le coucher du soleil, de pauvres gens qui ne sont jamais sûrs du lendemain.

Dans tout ce vaste périmètre s'étendant depuis Etampes jusqu'à Ouarville, Orgères, Patay, Neuville-aux-Bois, Pithiviers, Aulnay-la-Rivière, Champmottam et la vallée de la Juine, c'est-à-dire environ douze lieues de long sur quinze de large, pas de nuit qui n'ait son vol ou son incendie, pas de semaine qui n'ait son chauffage et son assassinat.

Et le récit de ces faits abominables dont la réalité dépasse toute imagination, augmente encore la terreur des malheureux habitants qui n'ont plus dans la tête qu'une idée : La bande à Finfin !... qu'un mot dans la bouche : Finfin !... qu'une crainte : A-t-on vu la bande à Finfin ?...

Car Finfin, c'est pour eux pis que le « Mal des Ardents », pis que le Diable, c'est le mauvais génie qui littéralement affole une population entière, et qui, en l'absence de toute force armée, prend son temps, choisit ses victimes, jonche à loisir sa route de débris calcinés, de cadavres mutilés !

On cache tout ce que l'on juge susceptible d'exciter une convoitise, on se fait plus pauvre que nature, on se couvre de loques, on se défie de tout, on a peur de son ombre !...

Revenons à Jean de Montville.

Les deux mots proférés dans les ténèbres, l'éclat de rire qui les précède, les coups de sifflets, les gens qui se dressent autour de lui, tout cela ne lui laisse aucun doute : il est tombé dans une embuscade.

Et pourtant, malgré l'imminence du péril, Jean éprouve infiniment plus de colère que de crainte.

Comme tous ceux qui aiment réellement, le jeune homme a l'instinctive pudeur de son amour et il est indigné à cette pensée que le secret de son entrevue avec Valentine de Rougemont ait été surpris.

Eh ! quoi, d'ignobles bandits, tapis dans l'ombre, ont assisté à ce doux entretien.

A l'idée de cette profanation, la violence habituelle du caractère de Jean éclate plus furieuse que jamais.

Sans armes, ses pistolets sont restés à ses fontes, il se rue sur les gens qui l'entourent au moment où la voix retentit de nouveau et lui crie impérieusecent :

— Rendez-vous, ou vous êtes mort !

Ah ! bien oui !... se rendre !... un mot qui sonne mal aux oreilles de l'intrépide jeune homme.

En dépit des poignards qu'il voit luire, des pistolets dont il entend craquer les batteries, il s'élance au plus dru, cogne des pieds, des poings, assomme, brise, culbute ce qu'il rencontre et, chose à

(1) L'auteur croit devoir ici affirmer que ce récit, *absolument* vrai, ne comporte aucun personnage de fantaisie et que les documents tirés du fameux *procès d'Orgères* sont rigoureusement authentiques. Ces documents qui tous portent la signature de l'ancien greffier en chef du tribunal de Chartres, Duquesnoy, ont été imprimés pour servir aux débats du procès qui fut jugé à Chartres, an VIII de la République. Ils forment six gros volumes in-folio que l'auteur a étudiés à fond et d'où il a extrait textuellement le récit intitulé : *La Bande des Chauffeurs.* L. B.

Si vous suivez notre nouveau concours sensationnel **LE CRIME DE LA RUE MACHIN**, vous aurez peut-être la chance de gagner **500 000** francs

DE LA POLICE
dans le Nord et dans l'Est

DÉCAPITÉ DANS LA MINE. — A Aniche, dans la fosse Saint-René, un petit conducteur de chevaux, J.-B. Mazy dit Béral, âgé de 15 ans, conduisait des berlines, lorsque par suite d'un déraillement l'une d'elles accrocha un bois de soutènement qui fut renversé provoquant un éboulement. L'enfant jeté à terre eut le cou pris sous une roue qui lui fractura les vertèbres du cou. Le malheureux enfant a été remonté dans un état désespéré. NORD.

ENCORE UN BALLON ALLEMAND EN FRANCE. — La série continue. Les officiers du fort de Manonviller, près de Lunéville, ont pu lire à l'aide de leurs lorgnettes le nom « Augusta » sur un ballon qui passait à 300 mètres seulement au-dessus de Vaucours. Le nom de ce ballon indique clairement sa provenance germanique. Ce ballon a plané sur des forts et des gares ayant une grande importance stratégique. Quand prendra-t-on les mesures que réclame notre sécurité nationale? MEURTHE-ET-MOSELLE.

RIXE ENTRE FLAMANDS. — Un terrassier nommé Brys, de Courrières, a été frappé avec la dernière violence par deux de ses compatriotes, Van der Kinderen et Plennès. Le plu odieux de l'affaire est que Brys ayant été transporté chez lui, ses bourreaux l'y rejoignirent et le frappèrent de plusieurs coups de bâton à la tête. Ces brutes ont jugé prudent de mettre la frontière entre eux et la police française. PAS-DE-CALAIS.

LIEUTENANT GRAVEMENT BLESSÉ. — Le lieutenant Dufour, du 6e escadron du train des équipages, à Châlons, descendait à bicyclette, en compagnie d'un autre lieutenant, la côte de Sacy, près de Reims. En voulant éviter un groupe de promeneurs, il tomba de machine et dut être transporté à l'hôpital militaire de Reims. MARNE.

EXPLOITS DE BANDITS. — Le vénérable curé de Quevauvillers a été victime d'un odieux attentat: deux bandits se sont introduits au presbytère nuitamment: ils ont violenté la sœur de l'abbé Édouard Jumel, puis ont exigé une forte somme d'argent. Comme le prêtre refusait, ils l'ont roué de coups, puis se sont emparés de 10 000 francs en valeurs au porteur. La police les recherche. SOMME.

TERRIBLE DRAME. — Faible et neurasthénique, Charles Lejay, âgé de vingt-sept ans, errait tristement dans les bois, armé d'un revolver. Pris soudain d'un accès de fureur, il se mit à la recherche du docteur Cignac qu'il accusait de l'avoir mal soigné. La fatalité voulut que cet excellent médecin passât à ce moment là dans le bois à bicyclette. Lejay tira sur lui plusieurs coups de revolver. Le docteur, très gravement atteint, tomba inanimé. Lejay s'est constitué prisonnier, il ne manifeste aucun remords. NOUZON (Ardennes).

LA FRAUDE EN AUTO. — Vous n'avez rien à déclarer ? demandait à un automobiliste venant de Belgique, le sous-brigadier Delangre, d'Halluin. Le chauffeur répondit négativement. Delangre ne fut pas convaincu : il explora avec une vrille le capitonnement de la voiture et ramena des brins de tabac. L'auto fut visitée avec soin : elle contenait 136 kilos de tabac valant 4 500 francs. Le chauffeur est en prison. NORD.

peine croyable, tient pour un moment en échec une petite armée.

Mais que peuvent contre le nombre la fureur, la vaillance et la vigueur même poussées à leur paroxysme.

Les assaillants se succèdent plus nombreux, plus excités, plus enragés que jamais.

Sans faire usage de leurs armes néanmoins ils enserrent le baron, se collent à lui et malgré les horions qu'il distribue l'empoignent aux bras, aux jambes, au torse, l'immobilisent, le garrottent, le réduisent à l'impuissance et l'emportent en courant.

Au bout de cinq cents pas, le groupe s'arrête et le baron de Montville, toujours garrotté, est introduit dans une maison de paysan, entourée de hautes murailles et située à quelques enjambées du chemin.

On l'amène dans une vaste pièce éclairée par un grand feu et quelques chandelles fumeuses.

Il se trouve en présence d'un homme vêtu en colporteur qui le salue avec une sorte de politesse goguenarde et lui dit familièrement :

— J'espère, baron, qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux.

Jean le toise de haut, dédaigneusement et riposte :

— Pour les indifférents et les inconnus, je suis, même pendant la Terreur, Monsieur le baron de Montville.

L'autre reprend, se parlant à lui-même.

— Fort, brave, amoureux, pauvre, orgueilleux, il est complet.

— Mais enfin, qui êtes-vous, que me voulez-vous, et pourquoi m'avez-vous fait amener ici ficelé comme un bétail destiné à l'abattoir.

— Je vais répondre à ces trois questions.

« Mais auparavant je veux vous débarrasser de ces ficelles qui vous mettent dans une situation indigne de vous et de moi.

Il tire à ces mots de sa poche un couteau, tranche vivement les liens qui coupaient la chair de Jean, jette dans un coin le couteau et ajoute :

— J'ai un besoin pressant de vous parler sans témoins et comme vous n'eussiez pas accepté de moi un rendez-vous, j'ai préféré vous faire amener ici par quelques lurons de ma connaissance.

« Vous voulez savoir qui je suis ? On me surnomme Fleur-d'Epine ; mais je suis plus connu ici, aux environs, sous le nom de Finfin !

A ce nom dont la renommée est formidable, Jean ne peut retenir un tressaillement.

Il se lève brusquement et s'écrie :

— Vous êtes Finfin !..., le bandit du grand chemin... l'assassin... le chauffeur... le maniaque de sang qui terrorise le pays...

— Il paraît que j'ai bien mauvaise réputation, dit l'autre sans s'émouvoir.

— Et vous avez l'audace de rester ainsi seul avec moi...

— J'ai cette audace...

— Mais je pourrais vous étrangler et délivrer le pays du monstre qui l'opprime...

— D'autant plus facilement que je suis seul comme vous le dites, et sans armes...

... Mais vous ne le ferez pas !

— Qui pourrait m'en empêcher ?...

« Parce que je me suis livré loyalement à vous, et parce que votre intérêt vous le défend.

— Ma loyauté, soit...

« Mais je ne veux pas discuter plus longtemps avec un bandit qui ose me parler de mon intérêt !

— Bah ! des mots tout cela... brigand ! chauffeur ! assassin ! c'est bientôt dit.

« Tenez ! je viens de faire un tour dans le bas pays du Maine... J'y ai rencontré des gentilshommes associés à des paysans, qui, sous la dénomination de *chouans*, « brigandent », chauffent, assassinent et pillent au nom du roi et au leur.

« Tandis que moi, ici, j'opère également en mon nom, mais je fais la guerre aux riches.

« Or, qu'est-ce que c'est que les riches? des mauvais patriotes ! des ennemis du gouvernement.

« Faisant la guerre aux ennemis du gouvernement je suis donc un bon patriote, une sorte de chouan à l'envers.

Ce sophisme est débité avec une telle assurance, on pourrait dire avec une telle conviction, que Jean de Montville, déjà intéressé par l'étrangeté de la situation, ne peut s'empêcher de sourire.

— Vous riez ! reprend Finfin ; à la bonne heure !

« Si je vous faire rire, c'est que je vous ai à moitié convaincu.

— Non pas ! interrompt avec vivacité Jean de Montville qui regrette au fond de ne pas s'indigner contre cette bonhomie familière et narquoise du formidable bandit.

— Bah ! ça viendra plus tard.

« Maintenant, laissez-moi vous dire que je compte me retirer des affaires.

— Que m'importe !

— Vous le saurez tout à l'heure.

« Mes économies se montent à un million en or, déposé à l'étranger.

— Oh ! de l'or volé.

— Ni plus ni moins que celui dont s'est composée la dot de Mme la comtesse de Rougemont, fille d'un fermier général...

« Je continue. Je dépense bon an mal an cent mille livres pour mon argent de poche et j'en mets autant de côté...

« Je possède encore un hôtel à Paris et j'ai été un des familiers de la Cour...

— Oh ! de la Cour des Miracles, s'écria Jean.

— Ça, c'est un mot et je le savoure.

« Il est joli, mais faux !... C'est de la cour de notre ci-devant roi, qu'il s'agit.

— Vous ?

— Moi-même !

« Me prendriez-vous pour un croquant ?

« J'ai dû faire, en ma vie, deux fois mes preuves de noblesse : la première pour monter dans le carrosse du roi ; la seconde, pour devenir le chef des gueux de la Beauce.

« Comme d'ailleurs l'ont fait tous ceux qui m'ont précédé... puisque la tradition le veut ainsi, et qu'il n'y fut jamais dérogé !

— Comment ! s'écrie le jeune homme abasourdi, il faut être gentilhomme pour commander à ces malandrins, à ces faux pauvres qui pullulent ici.

— Absolument, et je puis vous le prouver.

— Oh ! je vous crois sur parole.

— Maintenant, parlons de vous.

— Est-ce bien utile ?

— Indispensable à votre bonheur, à votre avenir, à votre amour.

— Silence !... et que jamais un mot de...

— Ne faites pas l'enfant, puisque je sais tout... et le reste !

« Moi seul puis avancer, retarder ou empêcher la fuite de Mme de Rougemont.

« Et de cette fuite dépend le bonheur de votre vie.

« Car je sais de bonne source que Mme de Rougemont tient en réserve un candidat sérieux que l'absence, une superbe prestance, un beau nom, une opulente fortune feront agréer tôt ou tard comme gendre.

« Et cela, en vertu de cet aphorisme : Les absents ont toujours tort.

— Vous vous trompez, monsieur, interrompit Jean de Montville dont le mâle visage eut une superbe expression de dédain.

— Oui ! oui ! fit l'autre en ricanant, vous escomptez l'avenir, vous songez aux serments échangés sous les étoiles...

« Bah ! autant en emporte le vent.

« Valentine, vous dis-je, est à jamais perdue pour vous, car on vous fera perdre sa trace, dût-on pour cela l'emmener au fond de l'Allemagne, en Russie, en Amérique.

— Mais enfin, qui êtes-vous donc ?

— Un gentilhomme comme vous... qui fut pauvre et qui aima comme vous... qui eut sa vie brisée par suite d'un sot préjugé, mais qui sut à propos en recoller les morceaux.

— Soit ! mais alors, que voulez-vous ?

— Vous offrir deux cent mille livres en or, plus une somme suffisante au rachat du domaine de Montville et à la réfection du manoir, plus un hôtel à Paris, bref vous mettre dans la condition d'épouser avant un mois celle que vous aimez.

Le jeune homme baissa la tête et un flot de sang empourpra son visage, pendant que son étrange interlocuteur dardait sur lui, comme pour le fasciner, le regard aigu de ses larges yeux gris.

Alors il balbutia d'une voix rauque :

— Quelles seraient vos... exigences ?

— Bien minimes, en vérité.

« Il suffirait pour vous de passer à votre doigt cet anneau de fer... de vous laisser présenter par moi à une délégation des gueux de Beauce...

— Ensuite ?...

— D'émarger un gros traitement... de vivre en roi fainéant dont les lieutenants ou les ministres sont responsables...

« Enfin, en votre qualité de gentilhomme, succéder au gentilhomme qui est devant vous et devenir le roi des gueux.

— C'est-à-dire le chef des chauffeurs... Finfin !...

— Eh ! oui... pardieu !...

A ces infâmes paroles, Jean de Montville redressa fièrement son front qu'il tenait jusqu'alors obstinément baissé.

L'indignation fit place à la curiosité malsaine qui l'avait poussé à discuter avec le bandit.

Puis un mot, un seul mot jaillit de ses lèvres crispées par un dégoût qu'il ne cherchait pas à cacher :

— Jamais !

— Eh ! mon cher, ne dites donc pas ça, fit l'autre, toujours sarcastique et familier.

« Vous réfléchirez et vous y viendrez !

« Je vous donne une semaine.

« Le matin du huitième jour vous ferez mettre un drap blanc à la plus haute fenêtre de la tour de l'horloge.

« Cela signifiera que vous acceptez.

— Jamais ! vous dis-je.

— Sachez enfin, que comme la comtesse de Rougemont, j'ai, moi aussi, un autre candidat que vous.

« Il est noble, il est fort, il est beau, il est aussi gueux et aussi amoureux que vous pouvez l'être.

« Je crois, le diable m'emporte ! que c'est le même que celui de la comtesse... votre rival sur toute la ligne.

« Pour le moment je vous préfère à lui, pour des raisons à moi connues et qui vous importent peu.

« Mais, prenez garde, baron, de vous laisser supplanter par lui et de regretter plus tard d'avoir refusé le titre et la dignité de Roi des Gueux.

« Je vous attends dans huit jours et je vous donne rendez-vous à l'entrée du bois de la Muette.

« Si ce n'est pas vous, ce sera lui, car je veux et j'aurai, ce soir-là même, un successeur.

« Au revoir, baron de Montville !

A ces mots, le diabolique personnage fit un grand salut et ouvrit la porte.

Il fit traverser à Jean la cour et le conduisit à l'entrée dont les battants étaient seulement poussés.

Le cheval du jeune homme était attaché à un anneau de fer scellé dans la muraille.

Jean dénoua la bride, pendant que Finfin, avec une affectation de politesse ironique, lui tenait l'étrier.

Il sauta légèrement en selle, piqua des deux et disparut dans la nuit

III

La semaine accordée par Finfin au baron de Montville vient de s'écouler.

C'est le soir du huitième jour.

Une scène extraordinaire se passe à trois lieues et demie de là, dans ces bois de la Muette, dont le nom seul inspire terreur.

Autour d'immenses brasiers dont les flammes s'échevèlent avec des reflets d'incendie, se pressent dans un pêle-mêle inouï, des gens de tout âge et de tout sexe faisant une ripaille énorme.

Il y a là des vieux au poil tout blanc, des gamins à mine futée, des femmes et des fillettes vêtues en paysannes, en dames cossues ou couvertes de loques ; des hommes dans la force de l'âge aux traits hâlés et pleins d'audace, portant des débris d'uniforme, des habillements de fermiers ou de bourgeois ou des sarraus de mendiants, en tout, mille à douze cents individus, peut-être plus.

Devant les feux rôtissent, embrochés à des triques, pendus à des ficelles ou couchés sur des lits de braise, des quartiers de cochon, des moutons entiers, des chapelets d'oies, de dindes ou de canards.

Tout ce monde-là est en proie à une gaieté débordante qui se traduit par des cris, des chansons, des danses, des bourrades, bref, un tintamarre furibond qui emplit l'air et fend les oreilles.

Tout à coup une sentinelle qui veille, appuyée sur un mousqueton rouillé, pousse un cri d'alarme à l'aspect de deux cavaliers qui surgissent de l'ombre.

(Lire la suite au prochain numéro.)

Voulez-vous gagner **500 000** *francs ? Suivez notre concours* **LE CRIME DE LA RUE MACHIN**

LE GREFFIER, *vivement, à voix basse.* — Il n'est pas applicable.

M. LE JUGE DE PAIX. — Ça ne fait rien, on l'appliquera.

LE GREFFIER. — Vous le connaissez ?

M. LE JUGE DE PAIX. — Non, mais on m'a dit ce matin que c'était la seule peine capable de dégoûter les gens des procès. Je reprends : « Leur faisant application de l'article 12 du « code pénal qui est ainsi conçu... » Greffier, veuillez lire l'article 12.

LE GREFFIER. — Mais, monsieur le juge de paix...

M. LE JUGE DE PAIX. — Lisez, vous dis-je.

LE GREFFIER, *consterné.* — « Article 12. Tout condamné à mort aura la tête tranchée »...

M. LE JUGE DE PAIX. — Au fait, vous avez raison, c'est peut-être un peu trop raide.

La veuve Jacasse et mame Lapie se jettent à genoux en poussant des hurlements, et en invoquant tous les saints du Paradis.

Les assistants, y compris le greffier, l'huissier, le commissaire de police et le gendarme, se font des pintes de bon sang. On se roule sur les banquettes. Des galopins imitent le miaulement du chat amoureux, l'aboiement plaintif du chien auquel on marche sur la queue. C'est un scandale intolérable.

Vexé, furieux, l'ancien épicier arrache sa toge de lustrine noire, et envoie au fond de la salle la toque à galon d'argent dont sa femme est si fière, décidé à envoyer dans la journée sa démission au ministre de la justice.

Le Greffier.

PETITS ÉCHOS

Connaissez-vous « l'Auberge des Assassins », à Sauveterre, en forêt d'Olonne, près des Sables ? Nos confrères de la *Vie de Paris* ont relevé sur sa curieuse enseigne les prouesses suivantes : *On égorge les poulets, on assomme les lapins, on écaille les mulets, on écartèle les grenouilles, on écorche les anguilles.*

Mais pour rassurer le voyageur qui redouterait le sort des anguilles, l'aubergiste malin a ajouté sur sa pancarte : *seuls les clients sont bien traités.*

***

Un individu poursuivi pour mendicité fournissait, l'autre jour, aux juges cette excuse imprévue.

— Je donne l'*ut* de poitrine. Je suis seul à le donner avec Caruso, Van Dyck et Jean de Reské.

Les juges n'ont pas été touchés par cette défense originale. Et voilà comment l'*ut* de poitrine, qui enrichit quelques hommes, n'est pour certains autres que le plus inutile des dons.

POUR **ÊTRE ÉPATANT** à la Noce, à la Fête, *en toute réunion où l'on s'amuse* RIRE et FAIRE RIRE envoy. votre adresse et 0f30 à la Sté de la Gaîté Fse, 65, r. Faub. St-Denis, Paris, *vous recevrez* **Album illustré**, *130 pag., 350* **gravures comiques**, *farces, phys., magie, sorcellerie, Chans., Monolog., Pièces à* **Succès**, *cartes illustrées, produit de beauté, d'hygiène,* **Librairie Spéciale.** Il est joint **4 PRIMES**.

LE MAGE RENYS'S
20, rue de Seine, PARIS, envoie *gratis notice* à tous, hommes, femmes, qui souffrent, que la fatalité poursuit, qui désirent triompher sur amitié perdue, punir méchant, avoir chance, santé, fortune, chass r qu'une

RETARD Renseignem. gratis par SAGE-FEMME BARLET, 112, rue Réaumur, Paris. Soins de Beauté. Obésité. Epilation.

Prime Gratuite à tous nos abonnés

Toute personne s'abonnant pour un an reçoit en ***Prime gratuite*** un splendide volume de 430 pages, format in-8° (0,24×0,16), illustré de 30 gravures.

30 ans de crime (L'auberge rouge de Peyrabeile)

Cet ouvrage, d'une valeur de 5 francs, est le récit le plus angoissant et le plus dramatique des crimes accomplis pendant plus d'un quart de siècle dans le même endroit.

On s'abonne partout : Bureaux de poste et à l'Administration, 8, rue Saint-Joseph, Paris, *contre mandat-poste de* 6 *fr.* (*France*) *et* 8 *fr.* (*Etranger*). *Envoyer* 0,50 *en sus pour recevoir la Prime franco*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'abonner pour Un an à partir du (1) ..... *à l'Œil de la Police. Sous* } 6 *fr. France* et 0f50 en plus *ce pli mandat-poste de.....* } 8 *fr. Etranger* — — *pour le montant de l'Abonnement et l'envoi franco de la* **Prime gratuite** Trente ans de Crime.

Nom ..... Signature :

Adresse .....

A .....

Départ ..... *Bureau de poste* .....

(1) Indiquer le lieu de départ. — (2) Rayer la somme inutile. — (3) Bien indiquer le bureau de poste.

Remplir, détacher, signer et adresser ce bulletin accompagné du mandat à l'Administration de l'Œil de la Police, 8, rue Saint-Joseph.

RÈGLEMENT GÉNÉRAL POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ŒIL DE LA POLICE

L'importance, toujours plus grande, que prennent nos Concours nous détermine à compléter nos instructions à nos lecteurs et lectrices. Nous les prions, *dans leur propre intérêt*, de se conformer rigoureusement à nos indications.

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue. — 3° En cas d'*ex æquo*, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

Toutes les solutions des concours de l'Œil de la Police *doivent être adressées au nom de* M. Lecocq, *8, rue Saint-Joseph, Paris.*

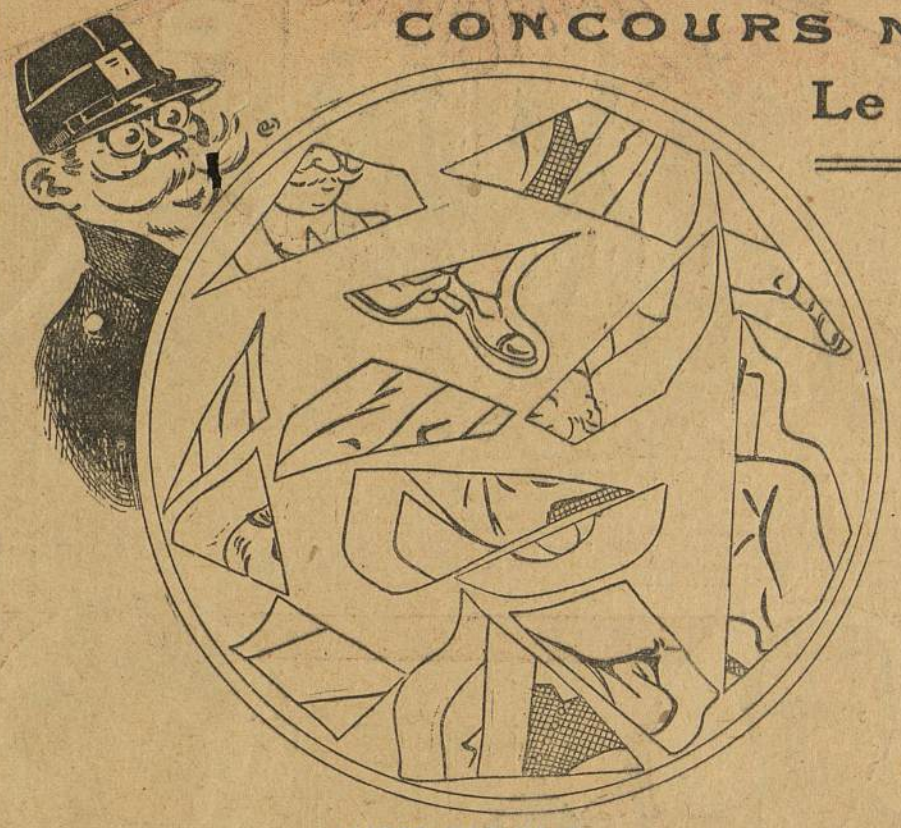
Nous prions très instamment nos lecteurs et nos lectrices de bien vouloir mettre sur l'enveloppe d'envoi, de façon très apparente, le nom ou le numéro du Concours. Cette indication est des plus importantes pour nous et pour eux.

Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. **Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.**

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées *ensemble*, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 12



Le Crime de la Rue Machin

Huit personnes coupées en morceaux

Concours en huit séries

PREMIÈRE SÉRIE

On vient de découvrir dans l'immeuble situé au coin de la rue Machin et du square du même nom un crime effroyable.

Huit personnes : le grand-père, la grand'mère, le père, la mère, le fils, la fille, la bonne et le petit groom ont été coupés en 14 morceaux chacun. On se perd en conjectures sur le mobile de cet épouvantable forfait.

Voici le corps dépécé d'une des victimes. Laquelle ? Nous prions nos aimables lectrices et lecteurs de réunir les restes épars de la malheureuse ou du malheureux et de nous dire qui il est : père, mère, fils, etc.

Ce concours comprendra huit séries, et chaque série une personne à reconstituer. Lorsque paraîtra la huitième série nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les huit personnes que vous aurez ainsi remises sur pied.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecocq, à l'*Œil de la Police*, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Indiquer *nettement* sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les huit solutions, les huit bons de concours qui se trouvent à la page 11 de l'*Œil de la Police*.

LISTE DES PRIX

1er prix : Un bon de Panama participant à six tirages annuels et permettant de gagner des lots de 100.000, 250.000 et ***500.000*** francs.

2e prix : Une magnifique garniture de cheminée, pendule et candélabres, en marbre et bronze doré.

3e prix : Un superbe étui à cigarettes en argent contrôlé, intérieur doré, d'une valeur de 60 francs.

4e prix : Une ravissante table à ouvrage.

5e et 6e prix : Un bon de la Presse pouvant gagner un lot de 10.000 francs.

Du 7e au 20e prix : Une belle chaîne de montre en argent, pour homme.

Du 21e au 40e prix : Un délicieux petit bronze, buste de femme, sur socle en marbre.

Du 41e au 99e prix : Une coquette glace à main, biseautée, garnitu e imitation de vieux bronze.

100e prix : Un très beau porte-monnaie, porte-cartes, pour dame.

Du 101e au 150e prix : Un très joli vide-poches en porcelaine, genre Saxe.

Du 151e au 199e prix : Excellents ciseaux de couturière.

200e prix : Un très riche tire-boutons en argent dans un bel écrin.

Du 201e au 250e prix : Beaux boutons de manchettes, patinés vieil argent, pour homme.

Du 251e au 299e prix : Un ouvre-lettres très original, sujet crocodile et tête de nègre.

300e prix : Une splendide bonbonnière en métal doré, entièrement guillochée.

LE LIVRE NATIONAL

EN VENTE PARTOUT Libraires, Marchands de Journaux, Kiosques et Gares.

60 cent. — Chaque ouvrage, sous couverture illustrée en couleurs, contient un roman complet sans coupures ni suppressions.

Ouvrage déjà parus dans cette Collection :

PAUL D'AIGREMONT L'Empoisonneuse.
BOUSSENARD ..... Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris.
— ..... Le Tigre blanc.
— ..... Le Secret de l'or.
— ..... Les Mystères de la Forêt Vierge.
TH. CAHU..... Aventures d'un Gamin de Paris en Océanie.
PAUL FEVAL ..... Criminel par amour.
JULES DE GASTYNE. Le Collier Sanglant.
— Flétrie.
— Sang des Vierges.
PAUL D'IVOI..... La Fille de l'Inconnu.
E. LE PELLETIER.. Madame Sans-Gêne.
JULES MARY..... Roule-ta-bosse.
— ..... Une Mère Martyre (Le Régiment).
— ..... Frères d'Armes (Le Régiment).
— ..... Crime de Passion.
— ..... Amour défendu.
PAUL MAHALIN.... La Beauté du Diable.
CH. MÉROUVEL.... Les Sergents de la Rochelle
MICHEL MORPHY.. Misère et Beauté.
LÉON SAZIE..... Le Mystère du Sang.
MAXIME VILLEMER. Le Pouce. Maudite.

Envoi franco de 10 volumes au choix contre 6 *fr. adressés en mandat-poste à l'Administration du* LIVRE NATIONAL, 8, Rue Saint-Joseph, Paris.

VIENT DE PARAITRE
Ed. LADOUCETTE
PAUVRE MIGNON !..

Dans cette œuvre palpitante toute d'amour et de tendresse le maître romancier, Edm. LADOUCETTE, si aimé du grand public qui lit, a mis en scène une malheureuse jeune fille abandonnée de tous, infortunée cigale de la rue, sans famille et sans soutien, que la sincérité d'une passion faite d'abnégation et de sacrifices défend contre l'assaut des plus abominables machinations.

On ne saurait lire cet admirable roman d'intense émotion et de puissant intérêt sans frémir d'angoisse et sans se passionner depuis la première ligne jusqu'à la dernière, pour le sort de la douce et charmante héroïne, dont tout le monde voudra connaître la dramatique histoire.

Envoi franco de chaque volume de la collection contre 0.75 cent. *adressés à l'Administration du* LIVRE NATIONAL, 8, Rue Saint-Joseph Paris.

LE PRESERVATEUR de CONDOM et le Vepttorp (Dépos) *Nouveaux appareils spéciaux pour l'usage intime, hommes et dames.* Catal. illust. et 6 échantil. extra env. cont. 1f25 timb. ou mandat. *Fabrique française*, L. BADOR, seul vrai fabricant, 19, r. Bichat, Paris

SAGE-FEMME ET RETARDS *Tous retards, irrégularités des époques sont rétablis immédiatement avec recettes de Mme BROZ, sage-femme 1re cl. dip. Ecole de Ph^ie. Notice discrète.* C. BROZ, *69, Rue de Dunkerque, Paris.*

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces de PETITE VEROLE *Pr les effacer, éc. à M. A. HEZOG, Le Raincy (près Paris)*

RETARD Energique *et nouvelle préparation* agissant *toujours* et dans *tous les cas* sur la venue des règles de façon radicale, certaine et *sans danger* en une *seule nuit* sans autre intervention. Vous ne serez ni trompées ni déçues. Milliers d'attestations reconnaissantes et enthousiastes. Pour éviter vaines tentatives, Ecr. d'abord M. OCLER, *17, rue Laferrière, Paris.* TEL. 125.26. **CAPSULES PÉRIODIQUES**

REUSSIR vaincre la fatalité, vous venger des méchants, obtenir amour, fidélité, santé, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse. *Notice gratis.* Ecrivez Sorcier ADDO, 251, r. St-Denis, Paris.

C. BOR **APPAREILS SPECIAUX** pr l'Usage intime de l'Homme et de la Femme **C. BOR**, 5, Rue des Halles, Paris. Le nouveau Catalogue illustré de 220 gravures et 6 ÉCHANTILLONS, nouvelles créations, sont envoyés *sous enveloppe cachetée*, à la réception de 1f50 en timbres-poste. — *Complète Discrétion.*

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

C'est dans notre prochain numéro
que nous donnerons les Solutions
du Concours MARTIN-NUMA (3e Série)
et la LISTE DES GAGNANTS

L'ŒIL DE LA POLICE — CONCOURS N° 12 — *Le Crime de la rue Machin* — BON N° 1
Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons

C'est dans notre prochain numéro
que commencera notre grand
Concours Général de MARTIN-NUMA
Premier prix : MILLE FRANCS EN OR

L'ŒIL DE LA POLICE DANS TOUS LES PAYS

LE SEUL SURVIVANT DE LA « *JUANITA* ». — Le *Général-Archinard*, bateau-mortier, a recueilli en mer, dans les environs de Terre-Neuve, et ramené à Bordeaux, le dernier survivant de la *Juanita* : Le capitaine Ybert; le brave marin, après avoir vu sombrer son bateau et périr son équipage composé de 24 hommes, eut le courage de lutter 36 heures contre les flots déchaînés, accroché à une épave.

UNE BOMBE DANS UN DÉPOT D'AUTOMOBILES. — Les chauffeurs d'autos-taxi de New-York sont en grève. Un attentat qu'on attribue à ces gens sans aveu qui profitent des grèves, a été commis contre un dépôt ou étaient garées 400 voitures : une bombe, jetée du toit d'une maison voisine, a éclaté faisant de graves dégâts. Beaucoup d'autos sont hors d'usage.
ÉTATS-UNIS.

HORRIBLE TRAGÉDIE. — Un très bon contremaître, Denis Dispot, a commis un crime atroce dans un accès de neurasthénie aiguë : il a tiré deux coups de revolver sur sa fille qui n'a été que légèrement atteinte. Mme Dispot voulut désarmer son mari qui, armé d'un couteau, se sciait la gorge, elle essuya elle aussi un coup de feu. Avec les dernières balles de son revolver, le malheureux Dispot, qui était la proie d'une folie furieuse, s'est donné la mort.
MARSEILLE.

CONFRONTATION A LA FRONTIÈRE. — Une émouvante confrontation a eu lieu à la frontière franco-belge. On se rappelle l'assassinat de Marie Wontiez, à Mons : la malheureuse fut frappée d'un coup de poignard. Gastineau, l'assassin présumé, a été confronté avec les témoins Helskens, le mari et la femme, qui ont démontré que l'alibi de Gastineau ne valait rien. La justice est persuadée qu'elle tient le coupable.

ÉMOUVANT SAUVETAGE. — Le ballon allemand « Busley », perdu en mer, a pu se mettre, au nord-ouest de Heligoland, en communication avec un bateau charbonnier à vapeur. Les aéronautes, MM. Niemeyer et Hiedemann, ont été retirés de l'eau presque nus par le capitaine du bateau. Le ballon a pu aussi être sauvé.

UN DRAME A CHARONNE. — Joseph Bouc et sa femme Raphaëlle Guazotti s'étaient installés, y a huit ans, en arrivant de Turin, rue des Haies, n° 7. Bientôt Alexandre, le frère de Joseph, vint habiter avec eux et des relations intimes naquirent entre l'Italienne et son beau-frère. Bientôt Alexandre eut assez de Raphaëlle et il parla de s'en aller ; sa maîtresse affolée l'a tué d'un coup de revolver, puis s'est ensuite donné la mort.
PARIS.

COUPS DE FEU SUR LA FORCE ARMÉE. — Des charretiers ont tiré des coups de revolver sur des automobilistes. Les gendarmes et le parquet ont réussi à les arrêter après une lutte au cours de laquelle des coups de feu ont été tirés sur la force armée.
AJACCIO.

LE FEU DANS LA MINE. — Le feu s'est déclaré dans la mine de Kœnigshulte. La plupart des mineurs purent s'échapper par un puits voisin, mais trois sont morts, abominablement brûlés ; et une vingtaine d'ouvriers qui ont subi un commencement d'asphyxie sont dans un état inquiétant.
ALLEMAGNE.

UN TRAIN BLOQUÉ DANS UNE FORÊT EN FLAMMES. — Des incendies de forêts désolent l'État de Michigan ; un train a été arrêté par les flammes, le mécanicien fit machine en arrière. Mais un pont qui s'écroula l'empêcha de reculer devant le feu. Bientôt le train fut la proie des flammes. 150 voyageurs ont péri dans cet épouvantable brasier. Trois seulement se sont échappés : ils ont fait de cette catastrophe un récit horrible.
ÉTATS-UNIS.

LA LOI DE LYNCH A CONSTANTINOPLE. — Une jeune veuve turque âgée de 17 ans, entretenait des relations avec un Grec nommé Théodori et manifestait l'intention de l'épouser. Or, la loi interdit les unions entre chrétien musulman. Le père ayant fait emprisonner sa fille et le jeune Grec orthodoxe, la foule, excitée par le parti réactionnaire, a forcé les portes de la prison ; Théodori a été mutilé puis mis à mort ; sa fiancée a été très grièvement blessée.
TURQUIE

PAUVRE PETITE BONNE. — Une domestique, nommée Madeleine Steinmetz, avait eu la faiblesse d'écouter les propos galants d'un misérable nommé Julien Wilmetz. Celui-ci voulut profiter de son intimité avec la petite bonne pour cambrioler l'appartement de ses maîtres. Honnêtement, son amie s'y refusa. Wilmetz lui a donné un coup de poignard mortel. Le meurtrier a été arrêté.
PARIS

ESQUIMAUX MORTS DE FROID. — Un groupe d'Indiens de l'Alaska étaient allés s'enquérir de la façon dont leurs camarades du littoral sibérien avaient passé le dernier hiver. Ils arrivèrent à un village d'Esquimaux dont tous les habitants, hommes, femmes et enfants, étaient morts gelés. Leurs vivres s'étaient évidemment épuisés, ils avaient été obligés de manger les toitures de leurs huttes, faites de peaux, et ils avaient dû en arriver à manger leurs vêtements. Ce drame s'était terminé de longs mois avant l'arrivée des Indiens et les cadavres gelés étaient parfaitement conservés.

Le Gérant, A. Chatelain.

Corbeil. — Imprimerie